

REDICTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal  
Téléphone : PLateau 8511\*

Administrateur . . . . . PIERRE ASSELIN  
Secrétaire de la Rédaction . . . . . LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la  
casse 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant  
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Admini-  
stration) auquel on veut s'adresser.

# L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait  
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

|  | 1 an   | 6 mois | 3 mois |
|--|--------|--------|--------|
| En ville, par la poste . . . . .                               | \$9.00 | \$4.75 | \$2.50 |
| Canada (hors de Montréal),<br>Royaume-Uni, France et . . . . . | \$6.00 | \$3.25 | \$1.75 |
| Espagne . . . . .  | \$6.50 | \$3.50 | \$1.85 |
| Etats-Unis et Amérique du Sud . . . . .                        | \$8.00 | \$4.25 | \$2.25 |

L'abonnement est payable d'avance par mandat-  
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au  
pair à Montréal.

Première année — No 168

Le numéro: 5 sous

Montréal, jeudi 27 septembre 1934

## Sophisme dangereux

Un confrère très estimable, qui a notamment pour lui le souci de la bonne tenue littéraire, écrit au sujet de la petite guerre du Gran Chaco, vieille de trois ans déjà malgré les molles tentatives de pacification de la Société des Nations:

« La guerre, nous en avons ici une preuve de plus, n'apporte jamais de bénéfices, pas davantage à celui qui triomphe qu'à celui qui rend les armes. »

Le confrère serait bien en peine d'établir qu'à la guerre le vainqueur ne gagne pas plus que « celui qui rend les armes ».

Il est vrai que la victoire n'apporte pas toujours des avantages matériels. Napoléon III est le prototype du vainqueur qui ne retire rien de la supériorité de ses armes. Ce « libérateur » qui aura fait consister toute sa gloire à préparer la grandeur politique des futurs ennemis de la France, y compris l'Allemagne, se serait considéré comme amoindri en recherchant quelque profit matériel pour son peuple dans les guerres qu'il livra. Mais tous les souverains, tous les hommes politiques, ne sont pas faits de ce bois. On ne saurait dire que l'Angleterre, que la France, n'aient rien gagné aux guerres coloniales par quoi elles ont conquis leurs empires respectifs. L'Angleterre en particulier n'a certainement pas lieu de regretter la Guerre de Sept Ans, qui lui valut entre autres conquêtes le Canada. Les Etats-Unis, qui ont fait un vaste empire de la Nouvelle-Angleterre par les armes, puis conquis tour à tour le Nouveau-Mexique, le Texas, Porto-Rico, les Philippines, trouvent certainement que la guerre n'est pas toujours infructueuse. On sait aujourd'hui que l'Allemagne aurait fait « payer » la guerre de 1914 si elle l'avait gagnée, et que la France doit seulement à la mesquine jalousie de ses alliés de n'avoir pas fait « payer » cette même guerre. De toute façon, demandez à un homme politique français — non pas à un cartelliste à demi Allemand et à moitié Russe, mais à un vrai Français — si la France ne se trouverait pas plus heureuse d'avoir « rendu les armes », et voyez la tête qu'il vous fera. Peut-être se contentera-t-il de hausser les épaules, mais à coup sûr il croira que vous n'êtes pas tout là. Evidemment, une bonne paix, voire, dans certains cas, une mauvaise paix, vaut mieux que la guerre, et il faudrait être assoiffé de sang pour croire le contraire; mais si vous êtes assurés d'avance que pour avoir la paix vous devrez vous résoudre à une éternelle servitude économique et politique, et si vous n'avez pas du jus de navet dans les veines, essayez au moins de vous battre. En tout cas, n'estimez pas que les Alliés, en 1918, auraient fait une bonne affaire en se laissant battre. On a faussé à ce sujet, dans l'intérêt d'un prétendu pacifisme, des notions primordiales sur lesquelles un homme de cœur et d'intelligence ne transige pas. La seule chose qui importe, c'est de ne se laisser bourrer le crâne ni par les marchands de canons, ni par les marchands de pétrole, ni par les partisans d'un internationalisme menteur et meurtrier.

Olivar ASSELIN

## Le « Devoir » et M. Dandurand

Le 6 septembre, nous avons commenté ici la lettre d'un correspondant relative à l'établissement, à Montréal, d'un lycée laïque de caractère « aréligieux », et nous avons dit pourquoi l'enseignement secondaire, dans le Canada français, doit rester confessionnel. Nous ajoutions: « Cela dit, un lycée français à Montréal serait un bienfait, car il créerait entre les collèges et petits séminaires de la province de Québec une émulation, un désir de perfectionnement sans lequel aucune institution humaine ne peut vivre. » C'est encore ce que nous pensons aujourd'hui du projet de M. Raoul Dandurand. Or, le Devoir écrivait l'autre jour sous ce titre: « Le sénateur Raoul Dandurand n'est pas de l'Uni-

versité », les choses mirobolantes que voici:

M. le sénateur Dandurand a exprimé fin août dernier le vœu que la France vienne établir chez nous un lycée, avec personnel et programme exclusivement français. Ceux qui le connaissent bien disent qu'à plusieurs reprises depuis trente ans M. Dandurand a formulé ce vœu devant des auditoires étrangers; mais ses concitoyens ont manifesté quelque surprise de ce projet qui leur paraît, disons le mot, simplement loufoque.

Leur étonnement provient de deux causes: d'abord parce que tous les réformateurs de l'enseignement réclament de nos collèges classiques plus de positivisme, une adaptation plus exacte aux réalités de la vie moderne, le développement d'un enseignement plus pratique, et qu'on ne voit pas à quelle carrière pourrait bien préparer les jeunes de chez nous un lycée français; ensuite, parce que M. Dandurand passe pour être le président de l'Université de Montréal et qu'en cette qualité il serait le protecteur et le défenseur attitré des collèges classiques affiliés à l'Université et que ses paroles au sujet de la création d'un lycée semblaient comporter une censure à l'égard des premiers.

Enquête faite, M. le sénateur Dandurand n'est pas président de l'Université de Montréal; et il ne le sera probablement jamais. La situation lui a bien été offerte par les autorités universitaires après la mort de M. le sénateur Béique; mais il ne l'a pas encore acceptée. Et à la suite de cet incident du lycée, il est improbable que M. Dandurand donne aujourd'hui son acceptation. Il reste aussi à savoir si cette offre tiendrait encore.

Pour les lettrés et théologiens du Devoir, nourris de la pauvre moelle de Pierre l'Ermite et de la Croix, l'établissement d'une institution laïque dans le Canada français serait un manifeste anticlérical. Eût-il été président de l'Université de Montréal, M. Dandurand n'aurait nullement été tenu, comme tel, de défendre « des collèges classiques affiliés à l'Université », d'abord parce que son projet n'attaquait point les collèges et petits séminaires, ensuite et surtout parce que le directeur d'une « école de haut savoir » doit à la haute culture dont il est le gardien de la défendre contre un enseignement défectueux. Jusqu'ici, notre enseignement secondaire a été, dans toute la force du terme, une école de défrancisation. Défrancisation du sens national et défrancisation du langage. L'état présent de notre vie intellectuelle le prouve surabondamment. Un lycée où des maîtres français enseigneraient à la jeunesse des disciplines françaises, c'est pour nous, comme dit l'abbé Groulx de l'éducation nationale, une question de vie ou de mort.

Lucien PARIZEAU

## Échos

### Films parlants arabes

Les quelques films parlants arabes tournés jusqu'ici en Egypte ont remporté un succès encourageant. Le plus grand acteur comique arabe actuel, Ali Cassar, sa création du « barbarin » (paysan soudanais) a rendu célèbre dans tout l'Orient, vient de se décider à tourner son premier film. Il a mis au point pendant plus de deux ans son scénario, qui n'est qu'une suite de gags étourdissants. Deux films d'Ali Cassar seront produits cette année: Le Portier de l'Immeuble (Boab el Amara), ou Le Barbarin entreprenant, sera la première de ces productions.

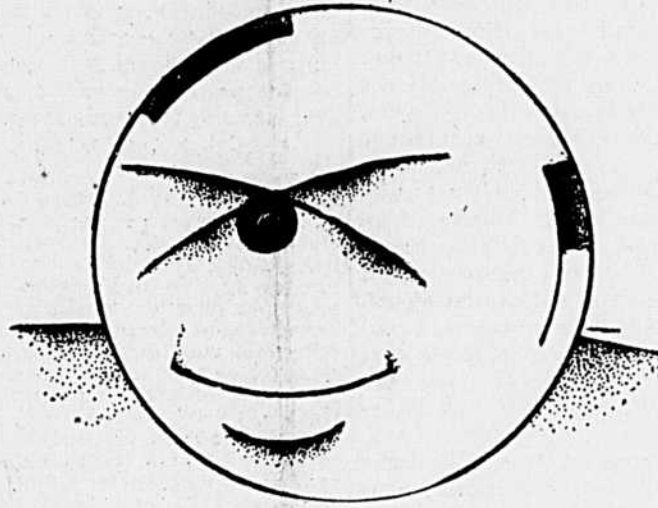
### L'autographe

Sacha Guitry reçut un jour, d'un administrateur de province, une missive sollicitant l'envoi d'une lettre autographe, si courte fût-elle. Sacha, désireux d'être agréable à ce brave homme, chercha cependant une façon de le faire qui fût originale. Il prit donc son stylo et écrivit: « Monsieur, je reçois tellement de demandes d'autographes que j'ai dû prendre la résolution de n'en satisfaire aucune. Avec mes regrets, etc. » Et il signa: « Sacha Guitry ».

Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il reçut, par retour du courrier, une réponse ainsi conçue: « Mon cher maître, je suis désolé de votre refus. J'en comprends les raisons, mais ne pourriez-vous vraiment faire une petite exception en ma faveur? Excusez-moi d'insister... etc. »

Sacha en rit encore!

Demain, sixième et dernier  
article de M. Olivar Asselin  
sur « le Budget municipal ».



M. Mackenzie King

## Le service municipal

La Commission du chômage indépendante des conseillers municipaux! Qui aurait jamais cru que le président de la Commission mettrait un jour à pied deux employés contre le gré du conseiller de leur circonscription. Il y a quelques jours, la Commission a considérablement réduit son personnel. Aujourd'hui, M. Panet négocie avec le gouvernement de Québec au sujet des sommes qui seront versées à Montréal pour le maintien du « dole ». Le président de la Commission cherche un moyen d'employer les chômeurs secourus à l'exécution de travaux publics. Les conseillers n'ont pas pour fonction d'intervenir en faveur des chômeurs, mais celle d'administrer la Ville. C'est à la Commission du chômage qu'il appartient, sous la surveillance du Comité exécutif, de distribuer les fonds. A chacun sa besogne! Si les conseillers sont incapables d'administrer, qu'ils n'aillent pas, dans le but de faire croire à leur utilité, entraver l'action des fonctionnaires.

La politique réclame aujourd'hui une révision des contributions et une rigoureuse politique d'économie. Les frais d'administration sont trop élevés, et il semble impossible de les réduire. L'exemple de la Commission du chômage montre qu'une commission du service, également indépendante des conseillers, épargnerait chaque année des milliers de dollars à la Ville.

Le gouvernement fédéral a créé la Commission du service civil. Cette commission, tant qu'elle reste indépendante de la politique, peut être extrêmement utile. Le choix du personnel est mieux fait au moyen d'un concours que sur la recommandation d'un député ou de quelqu'un d'autre. De plus, les députés se désintéressent du recrutement des fonctionnaires, les chefs de service n'ont pas à encombrer leurs bureaux de fonctionnaires oisifs. Si le Cabinet fédéral veut réduire le personnel d'un service, comprimer les frais d'administration, son action n'est pas entravée par les réclamations des députés en faveur de leurs amis. Je ne veux pas dire que la Commission du service civil, à Ottawa, soit la meilleure institution qui soit: les députés canadiens-français se sont plaints avec raison du sort qu'on a fait aux fonctionnaires canadiens-français; les ministres, surtout quand ce sont des Duranleau et des Sauvé, sont encore trop occupés de leurs parents et de leurs amis. Je crois cependant qu'à Montréal, une commission du service municipal semblable à celle du service civil, indépendante du Conseil, est indispensable à la réalisation d'une politique d'économie sur les frais d'administration. Les conseillers municipaux sont d'accord avec les contribuables pour réclamer des économies, mais le recrutement du personnel leur tient trop à cœur pour qu'ils portent leurs regards sur ce poste du budget municipal.

Il ne s'agit pas de constituer un service coûteux, avec deux ou trois ingénieurs au traitement annuel de \$7,000. Quelques chefs de service, MM. Gauthier, Philie et Terreault, par exemple, constitueraient la Commission du service municipal. Dès qu'une vacance serait signalée dans un service, cette commission verrait à la remplir avec l'assentiment du chef de service intéressé. Nul ne serait admis à titre de fonctionnaire sans avoir participé au concours, institué à date fixe par la Commission du service municipal. Ce concours devrait être organisé conformément à des principes d'équité. Bref le Conseil municipal pourrait, après consultation des chefs de service, élaborer un projet de commission et le soumettre ensuite au gouvernement de Québec.

Actuellement, les difficultés de la Commission du chômage le prouvent surabondamment, certains conseillers municipaux s'imaginent avoir été élus pour le bien-être des chômeurs et le placement des amis. M. Panet se montre indépendant d'eux, comme il a le droit et le devoir de le faire. Dites,

Monsieur « Dave » Rochon, vous qui vous plaignez de ne pouvoir remplacer à votre guise le secrétaire de votre quartier, qui a accompli fidèlement son devoir, dites, ô « Dave », avez-vous été élu pour représenter Saint-Michel au Conseil municipal et administrer la Ville, ou pour trouver des « djobbes » à vos parents?

Tant que des Rochon se mêleront du recrutement des fonctionnaires municipaux, il sera impossible d'administrer la Ville sur un pied d'économie. Ces gens, incapables d'être utiles, plutôt que de se tenir tranquilles, ne cherchent qu'à nuire.

Dollard DANSEREAU

## Pourquoi la vie est chère

La diminution du coût de la vie est l'un des problèmes que le gouvernement français doit étudier en même temps que celui de l'équilibre budgétaire, qui lui est connexe. Comme partout ailleurs, la vie est chère en France et les paysans souffrent d'une mévente générale de leurs produits. Avec sa logique habituelle, le Français cherche une explication à cette anomalie économique. L'hebdomadaire JE SUIS PARTOUT a mené récemment une vaste enquête sur le coût élevé de la vie. Les résultats en furent intéressants. Les enquêteurs ont découvert que les impôts, les taxes de vente, les taxes sur le chiffre d'affaires, le tarif élevé des transports, les bénéfices, souvent exagérés, des intermédiaires, sont les causes principales du coût élevé de la vie.

Nous arriverions sûrement au même résultat si nous faisons ici des enquêtes aussi minutieuses que celles de JE SUIS PARTOUT. Voilà qui montre l'identité des problèmes économiques d'un pays à l'autre. Au Canada comme en France, c'est surtout l'agriculture qui subit les conséquences d'une politique protectionniste exagérée. Commerçants et industriels sont ceux qui profitent le plus des tarifs douaniers, tandis que le producteur agricole se débat dans le marasme le plus complet. Rétablissons l'équilibre dans nos finances publiques autrement que par des impôts et des emprunts continus. Supprimons aussi de notre législation certaines lois antiéconomiques pour nous attaquer directement au problème de la production et de la consommation. La France, que bien à tort nous imaginons rétrograde, nous donne l'exemple. A nous d'en faire notre profit.

Jean-Marie NADEAU

## La langue des sports

La langue, la plupart de nos sportifs s'en fichent comme de leur dernière chemise. Il n'y a guère de domaine où il soit plus impérieux d'apporter d'utiles réformes. Car l'anarchie règne ici en souveraine.

Les sports étant pour la plupart d'origine anglo-saxonne, on s'est contenté virtuellement d'adopter en bloc la terminologie anglaise ou américaine. Il en résulte un jargon, une bouillabaisse ineffable. Au moyen de conférences ou des manuels, quelques éducateurs ont tenté de mettre un peu d'ordre dans ce maquis. Mais leur ignorance de la technique des sports a ajouté à la confusion. Malgré toute leur bonne volonté, ils se sont mépris profondément. Une campagne semblable ne consiste pas essentiellement à traduire baseball par « balle-au-

camp » ou short-stop par « arrêt-court ». Elle va beaucoup plus loin. A l'étendue préconisée, mieux vaut pour le moment substituer la profondeur. Si la vitalité d'une langue se juge à la facilité avec laquelle elle assimile les vocables étrangers, on peut inférer sans crainte d'erreur que la nôtre est terriblement anémique. Nous ne pouvons donc pas nous permettre le moindre flirt avec l'anglais sans accentuer cette carence.

Dans l'économie moderne des peuples, les sports jouent un tel rôle et exercent une si grande influence sur les masses juvéniles qu'il est peu sage pour les éducateurs d'en ignorer l'existence comme le font les nôtres. Le cinéma, les illustrés américains surtout, commentent de façon diaphorique les faits et gestes des « as » sportifs professionnels ou amateurs. Friande de tous ces détails, la jeunesse dévore naturellement tout ce qui lui tombe sous la main. Comme notre presse n'a pas les moyens matériels nécessaires pour se permettre un semblable déploiement d'information sportive, nos jeunes gens se rabattent sur les publications de langue anglaise. A force de lire ou d'entendre cette terminologie étrangère, ils en viennent à penser et à croire qu'elle n'a pas son équivalent en français. Bref, que notre langue n'est pas à la page en ce qui a trait aux sports. Rien de plus faux.

Nos journalistes sportifs, nos bonimentiers radiophoniques, nos « promoteurs » de spectacles sportifs, etc., n'ont guère plus de respect pour la langue française, eux qui pourraient et devraient exercer une si salutaire influence. C'est à qui la massacrerait le plus. Un certain bonimenteur radiophonique en est un exemple quotidien. Il ignore que dans sport le t est muet et que ceux qui s'adonnent aux sports ne sont pas des « spörtes », mais des sportifs. Son « Allo! les sports » nous donne sur les nerfs. Espérons qu'il corrigera sa formule de bienvenue. Pour tous ces messieurs, comme d'ailleurs pour nous-mêmes, il n'y a guère qu'un moyen de nous corriger: colliger dans la presse étrangère de langue française tous les articles sportifs pour nous en bien pénétrer et parvenir à la longue à améliorer notre vocabulaire. Ce bain sera salutaire. Pasticheons, s'il le faut, ces confrères étrangers. C'est à ce prix seulement que nous parviendrons peut-être à écrire des comptes rendus sportifs qui ne s'apparenteront plus au petit nègre.

Jean-Robert BONNIER

### Billet du jour

## Disproportion

Parmi les causes de la crise présente, un des excès du capitalisme qui n'a pas échappé à M. Roosevelt, et qu'il s'efforce de combattre, est certainement l'accumulation de la richesse et l'énorme disproportion entre la rémunération du travail et celle du capital.

Il est absolument inutile de posséder une fortune supérieure à ses besoins. L'institution de la charité chrétienne l'avait déjà établi. Je conçois très bien, dans un pays équilibré, un certain nombre de larges aigances pour créer des consommateurs aux industries de luxe. Mais les grandes richesses concentrées en quelques mains sont nuisibles à l'économie sociale. Un millionnaire est beaucoup moins intéressant pour un marchand de fruits qu'un million de clients prêts à dépenser un dollar. L'estomac d'un ploutocrate ne peut pas absorber plus de bananes que celui d'un prolétaire. L'intérêt général exige donc une répartition plus normale des moyens d'achat, et toute accumulation exagérée est un obstacle à la distribution des produits. Il faut que l'argent circule sans cesse et change de mains sans s'arrêter; c'est à cette seule condition que l'or, ou le monnaie qui le représente, suffira aux échanges. Il y a en effet de par le monde infiniment moins d'or que de valeurs mobilières ou immobilières échangeables.

Je me souviens d'avoir séjourné, il y a quelques années, dans un camp de bûcherons, bien loin dans la grande forêt canadienne. Ces hommes fournissaient un travail dur et pénible pour 30 à 35 dollars par mois, dont une bonne partie restait à la cantine pour vêtements, chaussures et menus frais indispensables. Nourris, il est vrai, mais il faut bien du carburant dans la machine!

Quelques mois plus tard, je visitais sur son yacht, ancré majestueusement dans le St-Laurent, en face de Québec, le président d'une grande société de bois de pulpe, d'ailleurs fort mal en point aujourd'hui. Cet homme, qui aurait pu dépenser par jour plus de cent fois le salaire mensuel d'un de ses ouvriers, ne m'a pas paru d'une valeur intellectuelle capable de justifier de tels gains. Il est vrai que je n'ai guère pu juger de ses brillantes facultés, obscurcies qu'elles étaient par le fumet d'une ivresse presque continue, partagée d'ailleurs par une cour de plats flatteurs, empressés à profiter de son hospitalité humide.

Il ne faut certes pas supprimer le profit et l'intérêt, précieux stimulants de l'activité. Mais on doit les limiter à des proportions convenables et surtout renoncer à ces distributions gratuites et mutuelles d'allocations scandaleuses, qui se font dans les conseils de directeurs sur le dos des actionnaires et du public.

Soyons modestes: il n'est pas d'intelligence au monde qui vaille ces prix-là.

Jean LE BRET

## Vers une restauration

par André BOWMAN

Les journées de février, et peut-être plus encore celles qui ont suivi, ont montré à quel point la France a besoin, pour survivre, de réformes profondes. Réformes les plus étendues, les plus variées, les plus radicales aussi. Réformes politiques, administratives et judiciaires, réformes financières et surtout fiscales. Réforme, enfin, du moral (si l'on peut employer ce terme dans le sens d'une rééducation politique urgente). Le cabinet Doumergue a devant lui une tâche immense. Il doit travailler non seulement à l'apaisement des esprits, condition préalable de toute réussite, mais encore mener à bien des réformes qui par leur nature soulèveront une opposition farouche chez les *beati possidentes* d'un régime verrouillé. Tout en faisant face à l'opposition extérieure, le président du Conseil devra déjouer lui-même les intrigues inévitables plus redoutables encore. C'est à l'épreuve que l'on verra si M. Doumergue est un politique, un homme d'Etat, ou simplement un politicien gérontocratique et velléitaire.

Depuis six mois, le ministère d'union travaille à l'œuvre de restauration nationale, restauration qui doit s'étendre à tous les domaines. Malgré quelques dissensions personnelles, quelques intrigues faciles à déjouer, il a déjà pu accomplir un travail qui, pour s'être fait sans bruit, n'en a pas moins été d'une importance primordiale. Il a opéré un redressement extérieur, ce qui lui a valu la confiance d'une grande partie de la population, justement alarmée par la menace allemande: il a nettement amélioré les relations avec certains pays étrangers, notamment avec l'Italie. Il a dans un accord avec la Russie une assurance contre la menace allemande; il a mis fin temporairement à la course aux armements navals en Méditerranée.

Il lui faut maintenant attaquer le mal à la racine: il lui faut réformer des institutions croulantes; il lui faut procéder à un nettoyage complet. Dès la rentrée, les Chambres seront saisies de divers projets de loi, dont l'un visant à réformer la constitution. Fort de l'opinion publique, le président Doumergue a de grandes chances de faire adopter son programme sinon dans son intégrité, du moins dans ses lignes les plus importantes.

Le chef du gouvernement français vient de lancer un appel au pays. C'est un véritable manifeste, dans lequel il expose clairement ses projets et ses idées. Il veut un assainissement général de la politique, des finances, de l'administration. Mais il est nécessaire, pour mener à bien cette tâche, de maintenir intact le crédit de l'Etat. C'est pourquoi M. Doumergue a inspiré la campagne qui se poursuit avec succès dans le pays contre la dévaluation du franc.

La première réforme, constitutionnelle, celle-là, porte sur la transformation du système parlementaire, système qui doit être rendu plus souple si l'on veut qu'il survive et qu'il remplisse sa fonction première, qui est de donner une représentation au pays en matière de taxation et de législation. M. Doumergue revient à la conception originelle de la séparation des pouvoirs, qui n'est plus que théorique depuis l'usurpation des parlementaires. Il veut, et avec lui tous les Français conscients du danger de l'heure, recréer un exécutif fort, qui ne soit pas à la merci d'une manœuvre de couloir, qui ne soit pas l'instrument passif d'un pouvoir législatif hypertrophié. Il veut remettre le légiste à sa place, le juriste à la sienne, l'exécutif au-dessus des partis, ou tout au moins des groupes flottants, indéfinis, irresponsables, polymorphes, qui se sont formés aux cours des cinquante dernières années. Cette réforme, à elle seule, va soulever l'opposition acharnée des groupes de gauche, qui ne vivent que par le désordre, pour le désordre et dans le désordre.

Pour arriver à cette séparation des pouvoirs, fort analogue à celle qu'on observe dans les institutions britanniques, le président du Conseil est décidé à demander le droit de dissolution. Constitutionnellement parlant, ce droit est reconnu, mais il n'a été utilisé qu'une fois dans toute l'existence de la Troisième République. Il se heurte dans la pratique à trop d'obstacles pour qu'il puisse rendre le moindre service et permettre l'instauration d'un exécutif indépendant et fort. Le droit de dissolution sera à la base des réformes Doumergue, et il s'en suivra logiquement que la fonction de président du Conseil, qu'à ce jour purement honorifique et sans privilège constitutionnel, deviendra analogue à celle de premier-ministre britannique.

Ces deux réformes changeront radicalement le caractère du parlementarisme français, tel qu'on l'a connu jusqu'ici. La stabilité du cabinet ne sera peut-être pas aussi marquée qu'en

# Pente naturelle du germanisme

Dans la REVUE DE FRANCE, M. Max Hermand étudie la « Pente naturelle du Germanisme ». Détachons-en ces pages pérorantes sur l'Allemagne et l'idée de patrie :

Demandez à un enfant de nos écoles : Qu'est-ce que l'Angleterre ? Il répondra : « C'est une île ». Qu'est-ce que l'Italie ? « C'est une péninsule ». Qu'est-ce que l'Espagne, la Belgique, la France ? « Ce sont des pays ». Qu'est-ce que l'Allemagne ? « C'est un pays ». Toutes ces réponses sont justes, sauf la dernière. Le mot français de « pays », le mot anglais de *country* se traduit en allemand par *land*, et le mot *land* s'applique à ces circonscriptions qui sont celles de la Bavière ou de la Prusse, mais non celle de l'Allemagne. Sans doute entre-t-il dans la composition du nom de *Deutschland*, mais à titre de simple suffixe. Le véritable nom de l'Allemagne, ce n'est pas *Deutschland*, c'est *Deuschtum*.

Ceci est tellement vrai que les Allemands s'étonnent toujours de nous voir si attachés à l'idée géographique de la patrie. La France est d'abord un territoire, une portion de la surface du globe. Elle est ensuite le sol de ce territoire, le sol natal; elle est formée de mottes de terre, de champs, de prairies, de forêts, de montagnes, et de tout ce que nous avons planté sur ce sol, les vieux villages de l'Auvergne, les murs blancs du Languedoc, les calvaires de la Bretagne, les cathédrales de l'Île-de-France, les places, les avenues, les monuments de nos villes, les platanes des grands boulevards et les talus des chemins creux. Nous aimons notre pays pour ses fleurs et ses fruits; nous l'aimons pour la qualité de ce qu'il nous donne et comme un succès de la nature. Les moins nationalistes et les moins philosophes ressentent avec Barrès l'idéologie des paysages. Même les œuvres humaines sont pour nous un produit du sol; nous avons comme un souvenir de la Genèse, où l'on voit le premier homme formé de l'argile du Paradis terrestre; notre terre nous est maternelle et nous tenons à cette filiation.

Les Allemands sont fort éloignés de cette conception de la patrie; ils ne cachent pas leur surprise de la découvrir chez nous et la considèrent comme une singularité de la France, une étrangeté, presque une déformation du sens national. Tenir son pays pour une œuvre achevée, une œuvre d'art dont les parties se complètent et s'harmonisent, c'est une idée si contraire à celles dont vivent les Allemands qu'ils n'y voient autre chose qu'un phénomène ethnologique. Il leur semble que nous donnons trop d'importance à ce qui est le corps de la France, et que nous lions trop étroitement à ce corps l'âme véritable de la nation. L'Allemagne, disent-ils, est une communauté spirituelle, « dont les limites n'ont jamais coïncidé avec les frontières du Reich ». Le territoire, ce n'est pas son corps; c'est plutôt pour elle une prison.

Et d'abord l'idée de l'Allemagne est bien antérieure, dans l'histoire, à la formation de l'Etat allemand. La France fut un Etat, qui devint au quinzième siècle une patrie, et au dix-huitième une nation; dès sa naissance, l'amour de la patrie s'adressait à un objet défini; longuement mûri dans les conflits intérieurs, il en a reçu, bien souvent, des forces nouvelles; les Français ont une longue habitude de vivre ensemble, de se disputer entre eux et de se retrouver un jour dans une passion commune; le sentiment profond qu'ils éprouvent pour la France, l'Allemagne, tout au contraire, du moyen âge au dix-neuvième siècle, ne fut autre qu'un idéal; et la vertu de cet idéal, c'est d'avoir vécu si longtemps, d'avoir persisté, d'avoir grandi, quand les élans qu'il inspirait ne pouvaient trouver nulle part une forme concrète où s'adresser. Pendant mille ans, l'Allemagne a existé dans les cœurs, sans exister sur la carte; éparpillés dans une vie municipale et domaniale, les habitants de cette région de l'Europe qui devait devenir le Reich n'avaient pas entre eux le lien politique; ils n'étaient réunis par aucune communauté, ni celle des lois, ni celle de l'administration, ni celle des tribunaux, ni celle de l'armée; peu à peu cependant se formait « une patrie de la pensée, une philosophie, une poésie des Allemands ». D'où l'idée de la « culture allemande » qui demeure au centre de leur patriotisme, parce qu'elle en a été, durant de longs siècles et jusqu'à une date récente, le seul objet visible et réel.

Encore cet objet n'avait-il pas de contours. Qu'est-ce que cette unité spirituelle dont le désir plutôt que la connaissance inspirait tant de passions, fortifiait tant de recherches, engendrait de si grandes œuvres ? La vraie question n'était point : *Was ist Deutschland?* mais *Was ist deutsch?* On la devine à chaque pas, on la voit éclater de siècle en siècle. Tout le mouvement des esprits, à la veille du romantisme, le *Sturm und Drang*, n'en est que le développement. Toute la littérature allemande en est pleine jusqu'à Wagner. Le courant national est la grande force qui emporte les pensées vers la création. Mais c'est une force qui opère comme les causes finales. Il ne s'agit pas d'exprimer l'Allemagne; il s'agit de la définir. L'Allemagne est partout et elle n'est nulle part. Longue recherche, où l'on passe cent fois de l'enthousiasme à l'angoisse, car les Allemands la poursuivent non par plaisir mais par un besoin: le besoin de créer l'Allemagne.

Chacun sait ce que furent les lendemains de 70. Ce débordement de joie, cette gaité si insolite dans un pays qui oscille toujours du romantisme à la discipline, provenaient moins de la victoire des armes que de l'unité enfin faite. Après un millénaire de douleurs, l'Allemagne était née. Les Allemands pouvaient la voir, constater chaque jour sa présence, et se donner sans cesse le bonheur, selon le mot de Mme de Staël, de lui être « vigoureusement soumis ». Ils applaudissaient, à peu près comme les peuples des anciens royaumes ou des principautés de légende festoyaient dans la rue quand un fils était né au souverain.

Mais il advient souvent qu'un long dé-

sur, enfin exaucé, laisse dans les cœurs un étourdissement. Bien des esprits refusèrent de reconnaître dans l'empire de Guillaume II cette Allemagne dont avaient rêvé leurs ancêtres. La réalité leur parut inférieure à l'idéal, parfois même en contraste avec lui. Classés, pétris, immatriculés par un Etat autoritaire, les uns perdaient leur élan et les autres regimbaient. Ceux-ci, qui précisément évoquaient « l'esprit de la nation allemande, qui soufflé des profondeurs de l'être germanique », ne cachaient pas leur désillusion d'un uniforme social aussi permanent. Conrad, puis Weckind, plus tard Heinrich Mann et les « expressionnistes », traduisaient en prose ou en vers ce trouble des âmes déçues. Après le début du XXe siècle, le mouvement des « jeunes » manifestait, non sans éclat, combien il était impossible au germanisme de se satisfaire d'une Allemagne « achevée », fût-elle, comme l'Allemagne de Guillaume, pleine de puissance et riche de succès. C'est une résurrection du devenir, qui débordait et enfonce les digues. Tous ces courants se mêlaient encore, quand la défaite de 1918 vint jeter le peuple dans le désarroi et convaincre les Germains aux écoutes qu'il restait toujours à créer l'Allemagne.

« Dieu sait pourtant que l'Allemagne existe ! », pensions-nous évidemment, nous autres qui avions vu manœuvrer les batteries de l'armée impériale. Elle existait dans la guerre; elle eût existé dans la victoire, pour quelques années peut-être. Mais au sens des Allemands, elle tombe dans la nuit, quelles que soient ses œuvres, si elle prétend conserver une armature rigide. Car la loi du mouvement n'exige pas seulement qu'on agisse, mais qu'on change de forme en agissant.

## La centralisation

La WINNIPEG FREE PRESS revient sans cesse à la charge pour réclamer que la Constitution puisse être amendée à la majorité des voix et non pas seulement à l'unanimité. Il faudrait lui laisser débattre cette question avec les jeunes libéraux, dont le récent congrès a émis la résolution suivante : « Le congrès a tenu à exprimer son opposition à toute modification de l'Acte de l'Amérique du Nord ; qu'en cas de modification, il soit nécessaire d'obtenir d'avance le consentement unanime de toutes les provinces. » La FREE PRESS est libérale ; quelle position prendra M. King, entre la FREE PRESS et la Jeunesse libérale ? La FREE PRESS donne la principale raison de la mesure qu'elle préconise : « A moins que M. Taschereau ne change d'avis, ce qui est peu probable, le gouvernement fédéral n'obtiendra pas des provinces le pouvoir de légiférer seul sur les conditions de travail, les assurances sociales et les pensions de vieillesse. » Décidément les libéraux canadiens ne sont pas tous du même avis, ce qui donnerait raison à Parizeau quand il dit : « Le libéralisme est l'absence de principes. »

Pourquoi l'Ontario et le Manitoba tiennent-ils tant à faire adopter une législation sociale complète par le gouvernement fédéral plutôt que de laisser ces prérogatives aux gouvernements provinciaux ? Certaines provinces canadiennes ont adopté, ou voudraient adopter une législation sociale élaborée, qui satisfasse les éléments de Gauche; d'autre part, elles ne veulent pas mécontenter les éléments de Droite, et hausser les prix de revient au point de placer la production, dans ces provinces, dans une situation d'infériorité vis-à-vis des autres provinces. Que le gouvernement fédéral force toutes les provinces du Dominion à verser dans l'idéologie socialiste et démagogique, et le tour sera joué. Conséquence : le commerce extérieur canadien, qui n'est déjà pas si brillant, baissera encore de moitié. Nous avons déjà montré la contradiction fondamentale qui existe dans toutes ces mesures inspirées de l'économie dirigée.

La province de Québec, tout en respectant l'ouvrier (l'enquête Stevens n'a pas découvert plus de scandales chez nous qu'en Ontario ou au Manitoba), se méfie avec raison de ces beaux projets imités de la politique Roosevelt. Nos gens se contentent d'un niveau de vie plus modeste ; aussi sommes-nous en train de supplanter la province d'Ontario dans le commerce des conserves de fruits et de légumes. L'industrie de la chaussure est relativement prospère. Toute la population québécoise hésite avant d'accepter de devenir le sujet des expériences de M. Bennett en économie politique et sociale. Le métier de cochon d'Inde, dirait Bowman, nous répugne.

Tant que la FREE PRESS n'aura pas démontré la nécessité de l'assurance-chômage, que M. Roebuck n'aura pas prouvé l'opportunité de sa charte du travail, M. Taschereau aura raison de s'opposer à la centralisation des pouvoirs à Ottawa. Et de quel droit les autres provinces nous imposeraient-elles des mesures dont nous ne voulons pas, et dont l'utilité, même pour ces provinces, est loin d'être démontrée ?

Dollard DANSEREAU

## Longévité

North Bay, où Mme Dionne a donné le jour à cinq fillettes à la fois, possède aussi l'homme qu'on croit le plus âgé du Canada : John Birch, pensionnaire de l'asile des vieillards, a célébré le 4 juin son 111e anniversaire. Il est né à Sébastopol, en Crimée, en 1823. Libéré du service après la guerre de Crimée à laquelle il prit part, il émigra au Canada, en 1866, avec sa femme et ses enfants.

# REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

## Les élections de l'Ontario

La presse a accordé autant d'importance et prêté autant de signification aux élections partielles qui viennent d'avoir lieu dans l'Ontario qu'aux élections générales qui ont récemment mis les destinées de cette province dans les mains de M. Hepburn et de son parti.

M. Bennett n'a plus d'atout, écrit G. P. au DEVOIR. Il explique que les cinq circonscriptions ontariennes se sont prononcées en majorité contre les candidats du gouvernement Bennett, quatre d'entre elles élisant un député libéral, et la cinquième élisant un conservateur parce que deux opposants se sont partagé la majorité des votes, laissant passer le conservateur entre eux avec moins de la moitié des votes.

En réalité, le gouvernement Bennett est battu dans les cinq comtés où il a livré bataille et même le comté de Toronto est resté prononcé en majorité contre la politique ministérielle. Cela n'est pas reluisant et fait présager la mise en minorité presque assurée du ministre Bennett à la prochaine élection générale. Jusque dans son château fort ontarien. « Cela aurait pu être pire, mais difficilement pire », dit la Gazette, ce matin. Mot juste. Que penser de ce qui se prépare maintenant dans le Québec, où les conservateurs n'ont à vrai dire ni ministres, ni journaux, ni organisation, — toutes choses qu'ils essaieraient sans doute de préparer à la toute dernière heure de 1935, avec les résultats que l'on peut facilement deviner ? Vraiment, si M. Bennett allait trouver une belle situation dans la politique anglaise, outre-mer, qui voudrait le blâmer de passer la main ici à M. Meighen ou à un autre de ses amis ? Il n'a plus d'atout.

Pour la PRESSE, c'était une « petite élection générale » qui s'est terminée à l'avantage du parti libéral.

L'issue de cette campagne était fébrilement attendue dans tout le Dominion. Les deux grands partis qui se disputent le pouvoir, ont déployé toutes les forces dont ils disposaient. Leurs chefs ont rudement pris part à la lutte, et les électeurs ont pu envisager à loisir les problèmes économiques qui préoccupent présentement les hommes intéressés vivement à la chose publique. La règle des chemins de fer, le tarif, le chômage, les débouchés commerciaux, la restauration industrielle, la création de la Banque du Canada, la question plus abstraite du régime démocratique en regard du régime dictatorial, leur ont été expliqués sous leurs divers angles, et nul doute qu'ils en ont dégagé des conclusions qui ont motivé le changement d'allégeance d'un grand nombre d'entre eux. Par ailleurs, l'énorme succès remporté par le parti libéral aux récentes élections provinciales n'a pas peu contribué à influencer l'électorat en faveur des candidats patronnés par M. King. C'est là assurément un des secrets du succès qui a couronné leur campagne.

Pour la PATRIE, le gouvernement a perdu la confiance du corps électoral, et c'est de fort mauvais augure pour les élections générales qui ne sauraient tarder.

Il est impossible de ne pas voir dans ces cinq verdicts une claire manifestation du sentiment populaire, dont on ne peut tirer, pour le moment, qu'un seul pronostic. Sans doute, il est possible que les conditions changent d'ici l'élection générale. C'est sans doute sur quoi le parti conservateur reposera ses espérances. Après le vote d'hier, on peut attendre que les libéraux mettront plus d'insistance encore à soutenir que le gouvernement a perdu la confiance de l'électorat et à réclamer la dissolution immédiate du parlement.

Naturellement la PATRIE ne croit pas que le gouvernement s'empresse d'accorder cette dissolution; il se cramponnera au pouvoir jusqu'à l'ultime limite, grâce à la servile majorité dont il dispose dans les deux Chambres.

Il y aura donc à coup sûr une autre session parlementaire avant l'élection générale, et le gouvernement cherchera sans doute à en profiter pour présenter quelque législation susceptible de réconcilier l'opinion avec sa politique. Encouragés par ses succès électoraux, il est aisé de prévoir que l'opposition lui rendra cette entreprise extrêmement laborieuse.

On peut s'attendre à voir nos parlementaires voter, durant la prochaine session, un tas de mesures d'intérêt électoral, ce qui ne sera pas très salutaire pour nos finances. L'ILLUSTRATION parle d'autre chose.

L'ÉVÉNEMENT recommande le résultat de ces élections comme sujet de méditation pour M. Bennett pendant son séjour en Europe et son voyage de retour.

Par son vote d'hier, l'Ontario a exprimé à M. Bennett un mécontentement qui est à peu près général dans le pays. Il y a encore du bon dans les principes conservateurs mais un gouvernement qui au bout de quatre ans d'expérience et de crise n'a rien de nouveau, rien de constructif à offrir, ne peut pas s'attendre à ce que le peuple ait confiance en lui pour ramener la prospérité. A M. Bennett de méditer là-dessus en rétrospectant l'Atlantique.

AU CANADA, c'est le mystérieux Pierre Simon qui s'est chargé de dire le joie que procure au parti libéral cette quadruple victoire qui est presque quintuple. Il accumule une trentaine de ses gentils petits paragraphes dont lui seul a le secret. L'enthousiasme de la victoire lui donne même assez de souffle pour prolonger deux de ses paragraphes, qui ne dépassent pas habituellement deux ou trois lignes, jusqu'à sept et huit lignes. Cela mesure sa joie ! Voici un exemple qui donne le ton de cette prose unique dans la littérature journalistique canadienne :

Les victoires de lundi sont donc une condamnation absolue du gouvernement Bennett, « de ses pompes et de ses œuvres ».

Nous ne comprenons pas comment, après cela, il va oser convoquer une autre session et faire face à cette situation. L'entrée même des nouveaux élus au Parlement serait une scène à jamais humiliante pour lui, sans précédent dans nos annales politiques.

Quelle carrière bizarre que celle de M. Bennett ! En 1930, il avait la prétention outrée d'un motamoteur. Il méprisait le gouvernement King, traitait ses ministres de mercenaires, et prétendait que lui seul pouvait tout sauver. « Qu'on l'élimine, disait-il ; et en trois mois, il n'y aurait plus de crise. »

Cette assurance vantait et gonflait, cette rhétorique de mauvaise foi, cette autocritique bruyante ont fondu graduellement aux feux de la réalité.

Aujourd'hui M. Bennett n'est plus qu'un triste politicien, piteux et dépeuplé. Il n'a tenu aucune promesse, n'a rien accompli, rien réglé. Le peuple lui clame sa désapprobation totale : ses propres amis n'en veulent plus ; ses propres collègues le désertent... Il se cramponne cependant, désespérément, d'un bras de moins en moins fort, aux derniers débris du pouvoir...

Quelle déchéance ! Quelle chute ! Et quelle leçon également pour ce politicien incroyablement fat et dédaigneux, que cette situation lamentable d'une loque flottant encore, mollement, sur des ruines !

Passons à d'autres exercices.

## Budgets municipaux

Les articles que le directeur de l'ORDRE consacre ces jours-ci au budget municipal n'intéressent pas seulement les lecteurs de la région de Montréal. Ils sont d'ordre assez général pour que toute municipalité prenne avantageusement connaissance des « suggestions et mises en garde » de M. Asselin.

On l'a compris à Québec et l'ÉVÉNEMENT reproduit entièrement, au jour le jour, dans sa toute jeune revue de presse, les articles de notre directeur sur le budget municipal. Il y revient dans un article de rédaction en faisant siennes les premières suggestions de l'ORDRE : nécessité d'équilibrer les budgets, économies nouvelles avant de songer à des impôts nouveaux, réductions raisonnables des traitements de certains fonctionnaires, suppression des fonctions inutiles.

Le mot d'ordre de toutes les municipalités de notre province devrait être d'équilibrer leur budget. Il est évident que le crédit des gouvernements municipaux souffre énormément du fait qu'il y en a très peu qui aient bouclé leurs dépenses et leurs revenus depuis quelques années. Mais pour arriver à cet équilibre nécessaire, urgent, impérieux, il n'est pas possible d'avoir recours uniquement au moyen dont on a abusé, l'augmentation des taxes. Les contribuables ne sont pas capables de payer les impôts qui les écartent. A quel bon alourdir leur fardeau ? Le moyen de balancer un budget actuellement est de réduire les dépenses et de réduire le crédit des municipalités. Les salaires appropriés aux fonctionnaires, en supprimant les fonctions inutiles et en évitant les travaux qui ne sont pas d'une stricte nécessité. Voilà ce que tous nos gouvernements municipaux doivent se graver dans l'esprit. Si l'on ne prend pas ce moyen, le seul possible, le seul efficace, avant longtemps le crédit des municipalités ne sera plus qu'un vain mot. Les municipalités qui n'équilibreront pas leurs budgets fatalement ne trouveront plus d'argent à emprunter et de graves embarras financiers s'en suivront. Les gouvernements doivent comprendre que chaque augmentation de dette accroît leurs charges annuelles. Comment y faire face lorsque les revenus, insuffisants pour recouvrer les dépenses, diminuent et que les contribuables n'en peuvent plus ?

Vérités élémentaires tellement oubliées ou méconnues qu'on a l'air d'avoir du génie en les retrouvant.

## L'embargo

Il ne s'agit plus du foin, mais du charbon russe. L'ILLUSTRATION voudrait faire lever l'embargo sur le charbon russe pour créer une concurrence au trust anglo-canadien du charbon. Elle rappelle d'abord une suggestion du DEVOIR :

D'une part, dit-il en substance, les détenteurs de l'Ouest canadien sont obligés de user leurs bêtes qui meurent de faim ; d'autre part, le trust du charbon en a une disette artificielle de combustible dans le but de maintenir ses prix et ses profits exorbitants. Or, continue le confrère, puisque la Russie est maintenant considérée comme une nation normalement gouvernée avec laquelle on n'a pas de raison d'être en froid, il devient urgent de reconsidérer l'embargo établi par Ottawa sur le charbon russe. Et d'autant plus vite que la Russie cherche des bestiaux.

Et elle se rallie entièrement à cette suggestion.

Qu'on ouvre le commerce du charbon avec la Russie. Il ne manque pas d'importateurs libres qui n'attendent que la levée de l'embargo pour nous approvisionner à presque la moitié du prix que nous fait payer le sénateur Webster. D'autre part, nous avons nos bestiaux à ce marché colossal qu'est l'U.R.S.S. Nous avons prouvé, dans le temps, l'embargo, mais depuis d'abord il n'a servi que les fins du trust, et ensuite, la Société des Nations admet la Russie à siéger avec les autres états, cessons de nous payer de mots et d'illusions.

Que les deux pays échangent au plus tôt leurs et agents commerciaux !

Il peut y avoir du bon dans ces suggestions, mais il faudrait y aller très prudemment. D'abord il ne faudrait consentir aucun crédit à l'U.R.S.S. On commence à savoir à quoi s'en tenir à ce sujet. Ensuite, l'échange de consulats et d'agents commerciaux serait aussi une imprudence, car nul n'ignore aujourd'hui quels puissants agents de propagande à l'étranger sont toujours la Russie soviétique et de l'admettre à la S.D.N. : c'en serait une nouvelle que d'engager avec elle des relations commerciales.

Provoquer une concurrence au trust du charbon, j'en suis et de tout cœur; mais la concurrence soviétique ne comporterait-elle pas tout d'autres dangers qui annuieraient le bienfait de cette concurrence ? N'y a-t-il pas d'autres pays d'où pourrait nous venir cette concurrence ? N'y a-t-il pas d'autres producteurs de charbon que l'U.R.S.S. ? Ne serait-il pas préférable d'engager des relations avec eux ? Le trust est assez puissant pour empêcher de lever l'embargo sur le charbon des pays qui lui feraient concurrence, diriez-vous ? Mais alors il lui sera bien plus facile d'empêcher de lever l'embargo sur les charbons russes car il a des arguments plus nombreux et plus solides dans ce cas que dans les autres. Je veux bien qu'on ébranle le trust, qu'on le renverse, si c'est possible, en lui trouvant de sérieux concurrents. Mais j'aimerais beau-

coup mieux qu'on puisse trouver cette concurrence ailleurs qu'en Russie soviétique.

## L'élection de Chautemps

L'ÉVÉNEMENT stigmatise dans cette phrase lapidaire : « Chautemps rejoint Cailiaux », l'élection de Chautemps au Sénat français.

Il rejoint M. Cailiaux au Sénat et son élection ressemble un peu à celle de l'ancien ministre français condamné pour « intelligence avec l'ennemi » en temps de guerre.

Le confrère rappelle les alliances de Chautemps et de Pressard dont Parizeau parlait l'autre jour et ajoute :

Il a cru prudent de s'éloigner de la Chambre des Députés, où il aurait eu à expliquer bien des choses lorsque les rapports des Commissions d'enquêtes seront soumis aux représentants du peuple. M. André Tardieu a porté des accusations formelles contre M. Chautemps devant la Commission Stavisky. L'ancien Premier-Ministre n'a pas répondu. Il s'est contenté de dire que M. Tardieu avait brisé la trêve conclue par M. Doumergue et il s'enferme au Sénat pour ne plus revoir son accusateur à la Chambre.

Et voici les beautés du scrutin à deux tours tel qu'il est pratiqué en France (on sait qu'en France les sénateurs ne sont pas nommés, mais élus par les départements et les colonies) :

L'élection du sénateur de Loir-et-Cher ne s'est pas faite facilement. Au premier tour de scrutin, il a obtenu 280 votes sur 622. Au second tour, les socialistes ont retiré leur candidat et ont accordé leurs suffrages à M. Chautemps, qui a passé. Comme les socialistes ne demandent qu'à bouleverser la politique française pour se hisser au pouvoir, on comprend qu'ils aient assuré l'élection au Sénat français de cet homme compromis. Mais ce n'est pas une grosse victoire pour M. Chautemps ni pour la France.

Admirez, amis démocrates ! Parizeau avait bien raison de reprendre à ce sujet la distinction maurrassienne entre la France légale, qui n'est pas propre, et la France réelle, qui est la France traditionnelle, saine, vigoureuse, celle qui a gagné la guerre et a le mieux résisté à la crise.

Georges LANGLOIS

Le procédé Daman Asphalt permet la construction de routes modernes, à la fois durables et plastiques. Le Daman-Asphalt a fait ses preuves dans le monde entier. Son emploi est des plus économiques. (r-a)

## Dénoncés par... la foudre

Il y a quelque temps, un vol important était commis à l'église des Franciscains, à Split (Yougoslavie). Entre autres choses, les voleurs s'étaient emparés d'un ex-voto en or et en argent et d'une couronne sertie de diamants. Les recherches faites par la police pour découvrir les coupables étaient demeurées vaines.

Or, l'autre jour, durant un orage qui avait éclaté dans le petit village de Jévyvitch, la foudre tomba sur la maison d'un paysan et provoqua un incendie. Les pompiers, aussitôt accourus, trouvèrent le paysan et sa femme inanimés : ils étaient tombés sur le parquet à côté d'un coffre dont le couvercle avait été arraché et brûlé par la décharge électrique, mais qui contenait, parfaitement intacts, les objets volés à l'église.

Transportés à l'hôpital, les deux paysans, convaincus que le Ciel les avait frappés pour les punir de leur crime, confessèrent leur faute avant même de savoir qu'elle avait été découverte...

L'imprimerie de la Patrie exécute les travaux les plus difficiles. Demandez nos prix. Tél. : LA 3131. (r)

**CHEZ WOODHOUSE**

**TROIS JOURS**

encore pour profiter de l'offre gratuite d'un splendide fauteuil et d'un coussin qu'on obtiendra avec tout achat de meubles au montant de \$100 ou plus. Fauteuil et tabouret valent \$27.00.

Meubler Chesterfield recouvert en reps de soie mauve et vieux rose. Sièges profonds, dossiers inclinés, coussins amovibles remplis de duvet. Prix courant : \$169.

**\$119**  
Versement initial : \$5.95 Mensualités : \$4.71 Pas d'intérêt

Aménagement de chambre à coucher, style Colonial, véritable noyer. Grand lit, bureau muni de glaces mobiles, coiffeuse française, commode. Prix courant : \$175.

**\$119**  
Versement initial : \$5.95 Mensualités : \$4.71 Pas d'intérêt

Salle à manger en noyer de noyer. Buffet, vaisselle, table à rallonges, six chaises recouvertes de cuir brun. Prix courant : \$165.

**\$110**  
Versement initial : \$8.25 Mensualités : \$6.53 Pas d'intérêt

**OFFRES SPECIALES**  
Escabeau de cuisine non peinturé, valant \$1.65, pour

**99c**  
Petite pharmacie non peinturée, glace parfaite, valant \$2.30, pour

**\$1.19**  
Table à café, pieds tulipe, bien construite, prix courant : \$6.50, pour

**\$2.19**

Grande-Bretagne ; mais on peut croire qu'il ne tombera plus pour un oui ou pour un non, à la suite d'intrigues de couloir. L'exécutif retrouvera sa liberté d'action ; il ne sera plus le jouet des groupes, qui se fondront, par la force des choses, en partis politiques à doctrines nettement séparées. Il y aura donc un gouvernement et non pas des cabinets successifs. Par suite, la bureaucratie toute-puissante qui mène le pays par-dessus la tête des ministres éphémères devra rendre des comptes aux représentants responsables auprès de la nation. On ne verra plus (du moins il faut l'espérer) la politique étrangère dirigée par un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay, la politique intérieure menée par des syndicats d'employés de l'Etat. On ne verra plus, si l'exécutif obtient pour lui seul le droit de proposer les lois budgétaires, cette surenchère électorale forcée qui a conduit le pays à deux doigts de la ruine et qui le menace encore, à l'heure actuelle, d'une dévaluation désastreuse à tous égards. Si l'on accepte le principe du système électoral démocratique, l'initiative des dépenses doit être, par définition, le privilège de l'exécutif, seul responsable devant le parlement et la nation. La plus grande anomalie du régime politique français et précisément cette confusion des pouvoirs et cette usurpation, par le pouvoir législatif, des fonctions primordiales du pouvoir exécutif.

Le cabinet actuel a également un autre projet en tête. Il sera difficile de le faire adopter, mais avec de l'adresse, il est possible que le gouvernement y parvienne. Il s'agit de détruire cette franc-maçonnerie bureaucratique qui gouverne le pays en lieu et place des pouvoirs reconnus par la constitution; il s'agit de décapiter ce syndicat des fonctionnaires, irresponsable mais tout-puissant, dont l'action pernicieuse s'est plusieurs fois fait sentir. Les employés de l'Etat ont des privilèges suffisamment étendus pour qu'on ne leur en laisse point saisir d'autres. Ils oublient trop souvent leurs devoirs. Il est grand temps de les rappeler à l'ordre. Il est inadmissible, en effet, qu'ils puissent dicter leurs volontés au pays. Le premier devoir d'un fonctionnaire est de servir, et non de se servir.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales réformes constitutionnelles qui figurent au programme de restauration politique et économique du pays.

Il reste encore à accomplir, dans plusieurs autres domaines, des réformes presque aussi importantes : réforme fiscale, réforme de la justice et de l'administration.

Le programme du gouvernement Doumergue est vaste et important. Il faut souhaiter qu'il puisse se réaliser avant qu'il soit trop tard.

André BOWMAN

## « Humour de potence »

(De la NATION BELGE)

Les Allemands avaient donc rétabli la décollation par la hache. Histoire d'en revenir aux rudes mœurs des ancêtres. En effet, le truc du docteur Guilloin, sous son faux humanitarisme, cache seulement la préoccupation de mettre le métier de bourreau à la portée de tout le monde. Et, comme cela, couper une tête est redevenu un art. Il ne manque pas d'artistes en Allemagne.

Seulement, un artiste, si perfectionné qu'il soit dans son métier, peut avoir une défaillance. On a vu des bourreaux, même expérimentés, s'y reprendre à plusieurs fois. Au surplus, une opération de ce genre, même proprement faite, est une chose dégoûtante. Aussi, le prochain code allemand prévoit-il la possibilité d'y échapper, aussi bien dans l'intérêt de l'opéré que pour la commodité de l'opérateur. On offrira aux condamnés à mort une coupe remplie de poison ou un revolver chargé, à leur choix. Et s'ils font semblant de ne pas comprendre, tant pis pour eux. Ce n'est pas à l'humanité des lois allemandes ni à la maladresse éventuelle du bourreau qu'ils devront s'en prendre, mais uniquement à eux-mêmes.

Dans le même moment nous arrivait du Kentucky la nouvelle qu'au cours de l'élection d'un négro — naturellement — une panne s'est produite dans la deuxième décharge du courant. Le patient étant toujours vivant, il fallut réparer l'appareil avant de pouvoir lancer une troisième décharge qui, cette fois, fut mortelle. Et la dépêche ajoute que cet incident a retardé d'une heure l'exécution d'un deuxième condamné.

Hein? La voilà bien, la faille de la science! Et la faille de l'humanitarisme, donc! Le bourreau allemand à qui il est arrivé de devoir rectifier, après un premier essai, la position sur le billot de la tête de sa victime, doit bien rire en lisant cela. S'y reprendre à trois fois, réparer dans l'intervalle l'instrument du supplice et faire attendre une heure le second client, ça ne se voit pas dans les pays civilisés. Et voilà au moins un rayon où l'Allemagne peut rendre des points à l'Amérique.

GALLO

## Les hitlériens et les animaux

Si les nationaux-socialistes méprisent la vie humaine, ils sont, au contraire, très bons à l'égard des bêtes. C'est ainsi que le gouvernement allemand vient de publier douze commandements qu'il faut respecter sous peine d'encourir 150 marks d'amende ou la prison.

Il est interdit notamment de prêter un animal domestique pour s'en débarrasser; d'exercer un chien à la poursuite des chats, renards ou autres bêtes; de couper les oreilles ou la queue à un chien de plus de quinze jours sans l'endormir; de gaver les volailles, et d'arracher les cuisses aux grenouilles.

# LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

## Impressions d'un canadien sur la mission française

La France à Gaspé

(Du FIGARO du 15 septembre)

Les envoyés des journaux parisiens ont déjà raconté l'arrivée à Gaspé de la Mission française. L'exprime les réactions du Canada français devant un spectacle qui fut, pour lui, une consécration.

La baie de Gaspé semble un Jura aux vallées submergées de bleu. L'apaisement des machines marque l'arrêt prudent du navire. Les sirènes exultent. Des avions laissent tomber des fleurs. Du fond de la baie, détachés de la verdure par un mouvement d'ensemble, des barques de pêcheurs, aux couleurs racées par le flot, s'avancent en plein soleil. Chacune porte, relié à des fanions, le blason d'une des provinces de France dont le Canada est issu: les lions lampassés d'azur, de Normandie, ou le lion léopardé, du Maine; l'hermine rangée sur fond d'argent, de Bretagne; les cinq tours, plaquées en triangle, du Poitou; les trois lys sur fond bleu, de l'Île-de-France; la levrette d'argent marchant sur une herse d'or, de Saint-Malo, dont la devise: *Semper fidelis* boucle la note: *Je me souviens*. « Ils connaissent mieux que nous nos provinces », dit-on autour de moi. Mais non: ils les étalent, ainsi que des titres de noblesse, à la rencontre de Jacques Cartier, renouvelant, cette fois sur un rythme resté français, une scène de la découverte. L'écho multiplie l'applaudissement rauque des moteurs. Des clameurs se mêlent: « Vive la France! », « Vive le Canada! »; l'une monte du peuple, l'autre descend du navire. Des Français nous embrassent, comme s'ils voulaient étreindre en nous quelque chose de notre pays.

Nous attendions cette minute, épreuve de la fidélité; notre longue méditation lui avait prêtée d'avance l'anxiété d'un retour. Il nous est infiniment doux qu'elle soit réussie à la française: par un geste. Le souvenir, en nous, est une force muette; qu'elle éclate ainsi, au grand jour, nous gonfle le cœur jusqu'aux larmes. D'autres manifestations auront lieu, des fêtes aux caractères innombrables: l'accueil de Québec, une foule de trois cent mille figures à Montréal; mais l'arrivée à Gaspé restera une inoubliable communion.

Sur la place publique, on inaugure la croix qui perpétuera la prise de possession du 24 juillet 1534.

La croisière se dilue dans la foule. Des conversations s'engagent, les premiers dans la langue qui garde chez nous des reflets d'aïeule. — Vous aimez la France? — Oui, mais j'aime aussi les Français! — Vous êtes un Français... de France? — Mais oui. — Je voudrais vous offrir une pièce ancienne que j'ai trouvée dans mon champ. — Que puis-je faire en retour? — Écrivez-moi, de France, de temps en temps.

Les « officiels » prennent place sur l'estrade flanquée d'oriflammes fleurdelisées, et d'où la ligne modérée des montagnes rayonne dans l'air que filtre un rideau de peupliers. L'uniforme marin et la jaquette noire touchent la pourpre cardinalice et l'amarante épiscopale. Des détachements alignent leurs armes disparates: *sailors* anglais, sanglés de jaune, pompons rouges que le peuple acclame, soldats canadiens revêtus de kaki. Gaspé s'étonne d'un pareil déploiement.

Une voix canadienne, celle du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, M. Patenaude, un nom prédestiné, apporte à la France « l'expression de la plus affectueuse bienvenue », sur cette fin des terres où revit, comme sur l'estuaire de la Gironde, « la moisson que rien ne déracine plus ».

Quand le voile tombe, des pièces pyrotechniques lancent vers le ciel des drapeaux qui se déploient avec des mouvements de poussins sortant de leur coquille et battent quelques instants sous des parachutes. Une bourre tombe aux pieds d'un journaliste: cette manifestation, d'ailleurs captivante, nous vient du Japon!

La croix est d'une seule pièce, et de trente pieds comme la voulut Cartier; mais cette fois elle est de granit, d'un granit encore rugueux. Elle entre dans le temps précédé des granits bretons que je viens de toucher aux Portes-Cartier et à Sablon, où ils patinent de froid les maisons et les maîtres-autels.

La parole reprend. Le premier ministre du Canada lit un message du roi d'Angleterre qui met d'accord les nuances de notre patriotisme: l'Empire sera de toutes les cérémonies, dans une attitude que je dirai quelque jour. L'amiral anglais trouve une formule élégante: il salue Cartier, découvreur d'un *Dominion*. Le délégué américain, en parlant français, provoque un crêpement. L'Église et l'État unissent leur sagesse.

Enseignements connus, qui offrent l'intérêt de leur renouvellement devant quatre siècles d'histoire; mais nous attendions surtout les mots venus tout exprès de France. M. Flandin a parlé comme un prince de la République. Sa stature, la netteté de son accent, sa vision, son détachement, ont conquis le Canada français.

Il renoue notre tradition à Jacques Cartier par « l'instinct de la découverte et le goût des forces de la nature ». Heureuse trouvaille: pendant près de cent ans la scène où parut le Malouin est restée vide, et il est difficile de chercher ailleurs que dans l'inspiration de la découverte le lien qui nous rattache à la France, à moins que ce ne soit le Saint-Laurent même, « cette artère par où le Canada a reçu le sang de la race blanche ».

Il exalte, devant les représentants de la Grande-Bretagne et des États-Unis, « le réconfort de la conciliation humaine », résultat

de notre attachement à nos origines et de notre loyauté, française aussi, à la Couronne britannique.

Surtout, il reconnaît notre effort; et il le sanctionne de son autorité. Cela vaut mieux que les attestations de fraternité où se complait la rhétorique, oublieuse des seules réalités qui apparentent, la souffrance et la volonté: « Une terre, un climat, une histoire, qui vous sont propres, ont créé une nation canadienne, que vous servez avec passion, que vous revendiquez avec orgueil... Vous êtes devenus les associés de vos ennemis d'hier... Votre peuple s'épanouit sur deux troncs, qui puisent leur sève dans le même sol, mais progressent également libres et bientôt sans doute également forts. »

Sur le carnet où, en écoutant l'écho des haut-parleurs, je griffonne des impressions, j'écris fébrilement: « Merci pour ces paroles! » M. Flandin a compris, aux acclamations qui les ont accueillies, à quel point elles nous ont touchés. Qu'avons-nous enseigné à la France, de notre côté? Je ne sais pas. Sa vitalité, peut-être, et sa durée. Elle nous a donné, en venant vers nous, une confirmation — je reprends le mot. Elle était là, toute: religion, politique, pensée, travail. Elle nous a sentis Canadiens de résolution, Français de culture et d'expression avec les qualités qui nous restent et les défauts que nous lui avons pris. Neuf cents personnes, qui donc aurait pu les « chambrer » pour leur servir, sur notre compte, les propos dont la France elle-même, dans le monde, est la victime, ou ressasser les légendes dont nous abreuvons certains Anglo-Saxons. Nous sommes apparus dans notre simple vérité, faite d'écueils et de reprises et dont, jusqu'ici, peut-être, on avait ignoré le tourment.

Je reviens vers le soir, sur le *Champlain*. Spectacle familial, dont j'ai si souvent revêtu le repos: les montagnes de Gaspé, pour dormir, s'incrustent peu à peu dans le crépuscule. Sur le cratère où le soleil vient de descendre, des parcelles de feu immobiles dans un ciel d'or. Là-bas, du feu déjà violacé d'une colline, la nuit se déroule.

La lune court sur une mer joyeuse et révèle pour la première fois la blancheur de la croix. Tout près, le Monument aux morts: un soldat, casque au dos, les deux mains sur son arme, regarde l'Europe. Sur le socle, qui défend des noms contre l'oubli, je relève celui du lieutenant Roddy Lemieux. Pourquoi la parole de jeunesse et de souvenir qu'il prononça avant de mourir sur le champ de bataille me revient-elle avec insistance comme pour traduire le sens de cette journée: « Dites à ma mère que j'ai fait mon devoir. »

Edouard MONTPETIT

Le genièvre (gin) de Kuyper fut le premier connu au Canada et il reste le favori de « nos gens ». C'est une boisson de gentleman, à prix populaire. (r-b)

### En l'espace d'une heure...

En l'espace d'une heure, on enregistre dans le monde 1,200 mariages, 5,440 naissances et 4,630 décès, de sorte que la population de la terre augmente, en soixante minutes, de 810 individus.

Les lettres, les cartes, postales, les cartes de visite, etc., qui sont expédiées en une heure sont au nombre de 1,161,500,000. Les télégrammes atteignent, toujours en l'espace d'une heure, le chiffre de 144,000.

En l'espace d'une heure, on fabrique dans le monde 1,900 tonnes de papier et l'on travaille 10,000 quintaux de coton et 3,000 de laine pour préparer les étoffes nécessaires à notre habillement. On fabrique 99,600 tonnes de sucre, quantité qui excède la consommation de 1,600 tonnes, et 1,700 quintaux de tabac, cigares et cigarettes.

L'industrie cinématographique utilise, dans les plus importants studios du monde, pour la préparation des films, plus de 30 milles de pellicule négative en une heure, mais il est bon de dire qu'un cinquième seulement de cette quantité est effectivement utilisé, c'est-à-dire projeté.

Voilà, entre autres choses, ce qu'on fait dans le monde en l'espace d'une heure, et cela représente déjà une somme de travail considérable. Ces chiffres ont été établis grâce à des statistiques fournies par la Société des Nations.

### Madame Butterfly est morte

Dans un village des environs de Tokio est morte une femme, connue au Japon sous le nom de Madame Butterfly.

Elle était âgée de 90 ans et s'appelait en réalité Gato. Appartenant à une noble famille, elle avait été fort belle dans sa jeunesse. Aussi son roman d'amour avec un officier de la marine japonaise avait-il suscité de nombreux commentaires dans la société japonaise. Cet officier mourut au cours de la guerre hispano-américaine.

C'est ce roman qui a inspiré le drame lyrique de Puccini, œuvre que Gato n'a, d'ailleurs, jamais vue. Il ne lui a été donné d'assister qu'à la projection d'un film américain tiré du roman, mais qu'elle ne parait pas avoir beaucoup goûté, car, à la sortie du spectacle, elle s'était écriée, en haussant les épaules: « Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. »

## En cas de guerre, l'Angleterre ne doit pas défendre la Belgique

Tel est l'avis du collaborateur militaire du « Daily Mail »

Dans sa page du milieu, le DAILY MAIL a publié le 31 août un article d'un critique militaire intitulé: « Devons-nous protéger la Belgique? »

Dans cet article, l'auteur, rappelant les paroles de sir Edward Grey, du 3 août 1914, affirmant que l'Angleterre ne peut jamais regarder avec indifférence une grande puissance continentale s'emparer d'une partie quelconque de la Belgique ou de la Hollande, tente de démontrer que quelque vraie que cette assertion pût être il y a un siècle, elle est maintenant complètement périmée.

« Les conditions modernes, dit-il, ont rendu entièrement nulle l'importance de l'intégrité de la Belgique pour notre sécurité, et on devrait résister à toute tentative d'induire le gouvernement britannique à étendre les engagements de la Grande-Bretagne dans ce sens. »

Soulignant l'improbabilité que la Bel-

gique soit capable de défendre son propre territoire, le critique ajoute:

« Comme alliée militaire, la Belgique n'a aucune valeur et nous ne pouvons pas courir derechef les risques d'une campagne continentale pour défendre cette petite région. »

« Le gouvernement britannique se doit d'exposer au pays et à la Belgique notre nouvelle position. »

« Le danger auquel nous sommes exposés aujourd'hui n'est pas seulement la défaite, mais la destruction littérale par la voie des airs. »

A cet article, le DAILY MAIL joint la note suivante de la rédaction:

« Nous ne sommes pas du tout sûrs d'être d'accord avec ce critique militaire, mais une chose est claire: la Belgique ne possède pas un armement proportionné aux dangers qui peuvent la menacer. Elle ne doit pas toujours compter sur les autres pays pour livrer ses batailles. »

## Henri Bremond

De Charles Du Bos dans la REVUE HEBDOMADAIRE cette curieuse définition d'Henri Bremond: le Chardin de la sainteté.

Le Chardin de la sainteté... Je revois ce matin d'avril 1929 où, dans le petit appartement de la rue Chanoinesse, de la terrasse duquel l'on a une si belle vue sur le chevet et les tours de Notre-Dame, je proposai à Bremond cette définition de lui-même. J'étais venu lui lire les premières esquisses, « les préparations » des *Prologues*, que voici, et, lorsque j'arrivai à cette formule, il dirigea sur moi le regard amusé et affectueux de son œil qui me connaissait si bien, puis prenant à portée de sa main un exemplaire de *L'Abbé Tempeste*, paru de la veille et dont il devinait que, parmi ses livres, ce ne serait pas mon livre de prédilection, pour toute dédicace il inscrivit: « Ce Chardin poussé au noir » et me le tendit. Tout Bremond était dans ce petit geste: à-propos, amusement, taquinerie, familiarité, modestie et pudeur. Mais au Louvre il y a deux pastels de Chardin par lui-même. Le Chardin « à l'abat-jour », que l'abat-jour protège contre « tant d'éclairs » qui « éblouissent » et à qui il assure la « lumière douce » qui soulage ses « faibles yeux », ce Chardin qui curieusement a dans le visage je ne sais quoi d'un ecclésiastique, et qui, avec l'air de ne craindre point la lutte, semble affronter quelque adversaire invisible, aurait fort bien pu, si les éclairs qui éblouissent avaient traversé l'abat-jour, pousser par représailles une de ses toiles au noir; mais l'autre Chardin, le Chardin « aux bécotés », qui incline un peu la tête en avant, qui, avec une bonhomie paisible, suit des yeux non pas un spectateur du dehors, mais le travail qui l'occupe et auquel, du dedans, il adresse un vague sourire réjoui, c'est ce Chardin-là qui a peint la *Mère laborieuse* et le *Bénédictin*. Le *Bénédictin*: debout, la tête qui se penche pour servir le potage; du petit fauteuil bas auquel est accroché son tambour dont la baguette qui se penche, la petite fille qui, les mains jointes, couve sa mère du regard pour savoir si elle dit bien sa prière; assise à table, dominée par le dossier de sa chaise haute et droite, l'autre petite fille qui baisse

les yeux, recueillie. Rappelons-nous qu'ici bas il n'est rien que Bremond ait tant aimé que les enfants, que c'est à eux qu'il consacra un de ses tout premiers livres, rappelons-nous surtout ces lignes: « Le baptême fixe un enfant de quelques heures dans un état de pur amour; la fine pointe de ce petit muet est une prière substantielle en quelque sorte, mais qui ne prie pas. Comment soupçonner d'idolâtrie le père d'Origène, en posture d'adoration devant son fils endormi, pur tabernacle, vierge de toute gloire humaine, et que la Majesté de Dieu remplit seule? »

\* \* \*

« La peinture est une île dont j'ai côtoyé les bords », disait Chardin; « la mystique est une île dont j'ai côtoyé les bords », écrivait Bremond, qui en fait l'a dit: « Quant au scribe lui-même, il est semblable à un calligraphe copiant avec amour des chefs-d'œuvre qu'il n'entend pas ». Pour cette phrase, tout à l'heure, je l'accusais de « fausse modestie », mais qu'elle est pardonnable, la fausse modestie, lorsque c'est de la modestie vraie qu'elle procède, et qu'elle devient belle lorsque, comme ici, mise au service de la seule pudeur, elle n'a d'autre objet, ouvrant librement le sanctuaire privé, le sanctuaire de la familiarité, que de maintenir clos et impénétrable le sanctuaire intérieur central où Dieu seul réside. C'est pourquoi l'on n'a droit ici de conclure que par la phrase qu'à juste titre l'on plaça en tête des textes qui figurent dans l'image-souvenir de Bremond, cette phrase de sa dernière lettre à ses nièces Bénédictines, dont une depuis l'a rejoint: « Sachons, cette année, accepter le plus joyeusement possible tout ce que la divine tendresse nous fera souffrir. »

Un ami de l'ORDRE qui s'intéresse particulièrement au succès de notre journal faisait dernièrement son tour de Gaspésie. « La regrette comme beaucoup d'autres de n'avoir pu boire qu'en contrevention, partout à l'est de la Rivière-du-Loup. Il n'en a pas moins remarqué à toutes ses étapes que le touriste avait sa provision de gin de Kuyper, boisson favorite de l'excursionniste à cause de ses qualités et de son bon marché. » (r)

## Une déception amoureuse de Barbey d'Aureville

(De la NATION BELGE)

En 1852, le comte de lettres a quarante-quatre ans. C'est toujours le « lion » de Tortoni, glorieux de sa crinière qu'il se fait tordre par le fer, de sa cape, de ses doublures de velours, du camélia qui fleurit sa boutonnière, de sa « superberie » et de sa taille de guêpe. L'alcool (il écrit *l'alchool*) est son péché, qui n'a rien de mignon. Barbey, amateur de liqueurs fortes, boit sec, tel un vrai descendant de Rollon. Au cidre, au jus de la vigne, il préfère le kirschwasser, alcool virginal, forte, sauvage, courageuse et blanche comme Diane », proclame cet autre Endymion. « Si j'étais poète, n'hésite-t-il pas à publier, je ferais une ode à l'alcool, ce feu de Prométhée qui nous coule la vie dans notre misérable argile. »

Or, ce jour-là, devant un verre de calvados, Barbey d'Aureville tenait tête à un cercle d'auditeurs fascinés, lorsqu'une femme, de blanc vêtue, s'approcha de lui, jeta un de ses gants sur le verre et lui ordonna, d'une voix préemptoire: « Vous ne boirez plus! »

Barbey a consigné le souvenir de l'aventure dans le tercet passablement « arrangé » que voici:

*Elle prit ses gants blancs et les mit dans*

*mon verre*

*Et me dit en riant de sa voix douce et*

*claire:*

*« Je ne veux plus que vous buviez. »*

Cette Egérie qui s'impose dans un geste de théâtre avait de qui tenir. Barbe-Françoise-Adélaïde-Hortense-Émilie de Sommervogel, par sa mère, Elisabeth de Lieuhart, était de souche française. Veuve de Jean-François-Marie Rafin de Bouglon, officier, la baronne allemande garde peut-être encore une goutte du sang des Rantzau; et l'on sait que le maréchal avait laissé la réputation du capitaine le plus courageux, de la fourchette la plus fameuse d'un temps qui s'y connaissait en coups d'épée et en exploits de table.

Quoi qu'il en soit, Barbey est séduit par cette audace mêlée d'impertinence. Lui qui a tellement la haine du commun que la vérité l'ennuie du moment qu'elle se répand, lui qui fait passer, en amour, le singulier avant le sincère, la caricature avant le portrait, un geste comme celui de Mme de Bouglon ne peut le laisser indifférent. Le voilà pris! Et de commenter sa défaite par des madrigaux fades, où il est question du « bel oiseau bleu » et du « nénéphar blanc ». Puis, la litanie s'étoffe: « Vierge veuve », « Ange blanc à la Swendenborg », « sublime fiancée », « dominatrice de mon cœur », « rédemptrice », « l'Archange », « l'Ange d'Albe », etc.

Fiancée, en effet: des promesses de mariage avaient été échangées religieusement. Léon Barbey, le frère du comte, avait reçu confiance de ce roman d'amour né des fumées de l'alcool. Cependant Mme de Bouglon, qui avait deux enfants du premier lit, mettait une condition au mariage: que sa fille fût établie d'abord. Ce qui prive Barbey d'Aureville de fermer à clef (ainsi s'exprime-t-il dans un langage hyperbolique) la porte de ces jardins d'Armide où il « parseme » avec d'« incroyables délices ».

Bientôt l'envoûtement devient tel que nous ne sommes pas peu surpris de lire, sous la plume du lion amoureux, des aveux dont on a pu dire que l'indiscrétion n'équilibre pas la jobardise: « Par un de ces hasards heureux qui envirent les cœurs épris, elle a perdu, jeune, son mari qu'elle n'avait jamais que profondément estimé, et qui méritait son estime. Aussi n'avait-elle connu l'a-

mour quand je lui ai pris le cœur dans mes griffes (c'est elle qui dit cela) que par ce qu'elle avait lu dans l'Imitation! »

Vers ces années, Villemessant, le publiciste toujours en quête d'affaires nouvelles, avait tenté, avec Barbey et un tiers, une entreprise de chasubles et ornements d'église, rue de Tournon. Barbey disposait de quelque argent. Il crut au Pactole. Mais le commerce sulpicien, malgré tout l'entregent du futur directeur du FIGARO, court à la faille. Barbey doit faire appel à ses dernières ressources. Après qu'il a réalisé une somme de 10,000 francs, 6,000 francs sont encore nécessaires pour désintéresser les plus hargneux des créanciers. A qui s'adresser, sinon à la fiancée?

Mme de Bouglon fit bien une avance de fonds, mais sous forme d'un prêt commercial et, qui pis est, d'un prêt à intérêt! D'ailleurs, l'amoureux dupé n'y voit que du feu. Dans ses lettres, il parle avec reconnaissance de la générosité de son nénéphar, de l'oiseau bleu.

De mariage il n'est plus question, bien que Marie de Bouglon, la jeune fille à caser, ait épousé en Russie le prince Souhovo Kabyllin. Les jours s'écoulent sans joie. Une courte villégiature à Port-Vendres, avec la baronne, n'apporte ni la solution, ni ce sentiment de renaissance que produit volontiers, chez un écrivain, un nouvel amour. Par contre, de précieuses amitiés échappent à celui qui son idylle financière écarte des salons et des cercles parisiens.

En 1860, la jeune princesse Souhovo Kabyllin meurt en couches. Libre, Mme de Bouglon se cramponne à son veuvage. Barbey n'épousera jamais sa baronne. Les fiançailles se voient de moins en moins. Elle voyage; elle réside pour de longs mois dans sa bastide d'Armagnac, toute à la préparation de ces jambons landais et de ce généreux alcool qui rappellerait à Barbey les rasades d'antan. Lui, il se borne à une correspondance qui se fait de plus en plus rare, de plus en plus parabolique. Comme il a touché quelque argent, il envoie 6,000 francs à la bastide. On lui délivre un reçu. L'amour meurt sur papier timbré. Tristesse de cette aventure où le comte fut le jouet d'une femme qu'il avait séduite, un instant, la puissante encolure de ce buveur irrésistible!

M. René-Louis Doyon qui, sous sa cape de « mandarin », joue un peu parmi nous le rôle désabusé du comte, a raconté sans fiel une histoire où l'argent est plus fort que l'amour. En guise de conclusion, il reproduit les termes du reçu daté de la bastide:

« J'ai soussigné déclare avoir reçu de M. Jules Barbey d'Aureville la somme de six mille francs (6,000) que je lui ai avec reconnaissance prêtés. Et déclare par la présente quittance tous comptes réglés et terminés entre nous. »

La pièce est signée du fils, Raymond de Bouglon. N'y a-t-il pas là matière à un de ces contes amers où triomphait la verve du comte des lettres, de celui dont Léon Bloy disait, dans une lettre à Louise Read: « M. d'Aureville était l'homme le plus facile à tromper et surtout tout à fait incapable de se défendre? »

Fernand DESONAY

L'ORDRE est édité par les Éditions de l'Ordre limitée (cette boutonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

# EN GARDE

LA CHALEUR UNIFORME,  
CONSTANTE, DE CE  
COMBUSTIBLE MO-  
DERNE SAUVEGARDE LA  
SANTÉ DE VOTRE  
FAMILLE •



CHEZ VOTRE MARCHAND ou DIRECTEMENT — MARquette 6221

Dans sa candeur naïve

Il n'est pas facile de résumer une pièce de Jacques Deval, non plus que celles d'un certain nombre d'auteurs français qui, comme lui, ont une tendance plus ou moins accusée à couper les cheveux en quatre. On dirait que la pièce réelle se dessine comme en filigrane derrière celle que l'on voit sur la scène. On dirait un ingénieux palimpseste dont le texte apparent et le texte disparu se complèteraient l'un l'autre de sorte que, pour bien pénétrer le sens du manuscrit, il faudrait reconstituer le texte caché sous le texte apparent.

Une pièce de Jacques Deval est presque aussi difficile à raconter qu'à interpréter, ce qui n'est pas peu dire. Si le résumé que je vais essayer d'en faire valait l'interprétation qu'en a donnée la troupe du Stella, ce ne serait déjà pas si mal. Essayons toujours.

L'action se passe d'abord dans un casino, puis dans le boudoir de Simone Massoubre (Germaine Giroux). Celle-ci a, ou plutôt a eu, un amant dont un Carco dirait qu'elle l'a dans la peau, expression par trop vulgaire pour un Jacques Deval. Elle le fuit et il la poursuit, toujours avec succès, car elle est faible. Elle profite de l'amour intempérest d'un tout jeune homme, André Sallieul (Jean Riveyre), pour le mettre entre sa faiblesse et la ténacité du mâle passionné Tony Lagorce (Lucien Paris).

Voilà ce qu'on voit sur la scène. Mais ces personnages ne sont pas des gens comme les autres. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient irréels, car je ne doute pas qu'on puisse les rencontrer dans la vie. Ils ne disent à peu près jamais ce qu'ils pensent. Cela n'est pas tellement rare, répondez-vous. Sans doute. Mais quand quelqu'un dit le contraire de sa pensée, il entend généralement tromper son interlocuteur. Dans cette pièce, il en va tout autrement. Nos gens, Simone Massoubre surtout, disent bien le contraire de leur pensée, mais ils n'entendent pas tromper leur interlocuteur: ils espèrent que celui-ci ne sera pas dupe de leur jeu. Alors vous voyez ce que cela donne. Simone crie à Tony qu'elle ne l'aime plus et cela veut dire qu'elle en est folle; elle lui jure qu'elle l'a chassé de son cœur et de son souvenir, et il doit comprendre que la pensée de cet amant est pour elle une véritable obsession; il la poursuit d'une ville à l'autre et elle le fuit dès qu'il a découvert l'endroit où elle s'était réfugiée, mais non sans prendre les moyens de lui faire connaître, indirectement, où il la retrouvera à la prochaine étape de cette poursuite.

Ces personnages se livrent à cette étrange guerre qui est une sorte de subtilité psychologique ou morale avec une subtilité de langage et de moyens qui dérouterait les Chapelaine. Ils analysent leurs sentiments avec tant de minutie, disséquent leur cœur avec tant de

Georges LANGLOIS

Qui fut Don Quichotte ?

(Du NOËL)

L'Espagne a bien raison d'honorer une fois de plus, par l'érection à Madrid d'une statue de Don Quichotte, la gloire du plus illustre de ses écrivains, Cervantes. Notons d'abord que Cervantes est né en 1545, à Alcalá de Hénarès, qu'il est mort à Madrid en 1616 et que son existence fut toujours besogneuse.

On a prétendu qu'il s'est proposé, dans son roman fameux, traduit à de fréquentes reprises dans toutes les langues des pays civilisés, de fustiger le duc de Lerme, favori de Philippe II, ou de ridiculiser les entreprises gigantesques de Charles-Quint, ou encore de se venger d'un certain hidalgo, nommé Quijana, qui avait eu le tort de s'opposer, d'ailleurs en vain, au mariage de sa cousine dona Catalina avec lui-même, Cervantes.

Une tradition plus plausible, admise en Espagne, a le mérite de fournir des précisions sur la naissance de Don Quichotte. Le soldat Cervantes, blessé à la bataille de Lépante, était resté prisonnier cinq ans chez les Barbaresques, où il subit les pires souffrances, physiques et morales. De retour en son pays, il avait essayé de vivre de sa plume, en composant des pièces de théâtre. Le succès ne répondit pas du tout à ses tentatives; il fut contraint de s'employer dans l'administration militaire. De là, il passa au service des finances publiques. Mais, agent du fisc, il fit sans goût ce métier de persécuteur, persécuteur surtout des pauvres gens.

Au cours d'une de ses tournées en Aragon, il y eut un conflit avec les autorités locales de la très humble bourgade d'Argamasilla, et il fut jeté en prison. Le logis pénitentiaire était une maison privée, la « maison Medrano », dont l'aspect, au moins de l'extérieur, se présentait plutôt plaisant et même coquet.

Cervantes y demeura sous la garde d'un alguazil et sous le feu croisé des injures et des brocards des villageois. Ceux-ci avaient été avertis contre lui par un chevalier en retraite, don Rodrigo Pacheco, qui prétendait n'avoir pas été traité avec assez d'égards par l'agent fiscal, qu'il accusait d'avoir cruellement pressuré sa famille. Un agent du fisc n'est-il pas toujours accusé très vite d'inhumanité ?

Ce Pacheco était un hobereau infatué de sa personne autant que de son blason, aussi niais qu'arrogant, enragé liseur de romans de chevalerie, égoïste, maniaque et quelque peu timbré. C'est beaucoup pour un seul individu.

Pierre de la CRAU

Pratique

A Paris, sous les arcades de l'Odéon, parmi les livres et les courants d'air. Un gros monsieur rougeaud, couvert de chaînes et de bagues, feuilletait la Vie des Abeilles, de Maeterlinck. Cinq minutes, dix minutes... Son doigt suit les paragraphes. Il se retourne vers l'employé en blanche livrée: — Vous n'auriez pas dans le même genre, mais sur les yaches ?

France-Canada

A son retour en France, M. Pierre-Etienne Flandin, qui était à la tête de la délégation française, aux fêtes du IV<sup>e</sup> centenaire de Jacques Cartier, a été prié par le « Figaro » de lui donner quelques impressions. M. Flandin, malgré la règle qu'il s'est imposée de ne point écrire d'articles étant ministre, a bien voulu lui remettre la belle page qu'on va lire, parue dans le numéro du 18 septembre.

Si nos relations avec le Canada devaient à nouveau s'espacer après l'intérêt suscité par la célébration du centenaire de Jacques Cartier et le voyage de la mission nationale française, ce serait grand dommage.

Deux points essentiels doivent être fixés qui commandent l'avenir des rapports franco-canadiens.

Faisant allusion, dans un de mes discours, aux communautés de sentiments et de traditions qui unissent les Français de France aux Canadiens français, ou la parenté n'a pas besoin de généalogie, je souhai tai que nous sachions augmenter ce trésor commun. Nous y réussissons, disais-je en m'adressant à nos amis de Montréal, si, de votre côté, vous voulez bien admettre que vous n'avez pas tout importé de France avec l'héritage de vos aïeux; et si, du nôtre, nous reconnaissons que vous avez puisé et que vous puisiez tous les jours à d'autres sources du devenir que la consanguinité de race.

La nation canadienne est en formation. Comme toutes les forces de la jeunesse, elle a et elle aura une tendance naturelle à se défendre contre des influences extérieures. Sans l'admirable réalisme des hommes d'Etat de Londres, elle aurait depuis longtemps suivi l'exemple des Etats-Unis. Mais la résistance historique des Canadiens français s'est exercée là non pas seulement par loyalisme, ce qui est certain, à l'égard de l'Empire britannique, mais par souci de conserver et d'acquiescer des libertés culturelles essentielles. La lutte n'est pas finie. Nous ne savons pas quel miracle d'énergie, chaque jour renouvelé, représente la défense de la langue française sur un continent où la langue américaine, qui n'est pas tout à fait la langue anglaise, règne en maîtresse. Si les Canadiens français ont aujourd'hui moins à se défendre contre l'intervention hostile des pouvoirs publics, ils doivent lutter contre la pression consciente et inconsciente de plus de cent millions d'anglicistes, et cela dans un pays plus sensible que tout autre à la « standardisation ».

La forme la plus sournoise et la plus dangereuse, actuellement, du combat anti-français consiste à qualifier la langue française des Canadiens de patois, qui serait même, affirme-t-on, incompréhensible aux Français de France. Que notre langue ait évolué depuis le dix-huitième siècle, cela est incontestable, et notre grammaire n'est plus tout à fait celle de l'unique exemplaire pieusement conservé lors de l'évacuation du Canada par nos armées, et qui, recopié à la main, a servi pendant longtemps dans les écoles de villages. Pourtant les discours que nous avons entendus, les articles et les livres que nous avons lus, les conversations que nous avons tenues même avec d'humbles bûcherons, prouvent surabondamment que la langue courante de la province de Québec n'est pas plus différente du français que celle qui est parlée en Normandie, en Bourgogne ou en Anjou.

Mais la langue n'est que le véhicule de la pensée.

C'est un grand avantage que Canadiens français et Français de France nous puissions emprunter le même. J'avais ainsi l'occasion de dire à nos amis canadiens qu'ils pourraient plus facilement que tous autres participer aux conquêtes modernes de la pensée et de la technique françaises, qui ne le cèdent en rien et sont même le plus souvent supérieures à leurs rivales étrangères.

Mais, en même temps, je précisais que nous ne prétendions à leur égard à aucune primauté de droit d'aïnesse. Dans toutes les familles, les enfants se dispersent pour faire leur vie, et chacun se constitue son patrimoine matériel et moral. Les Canadiens français se sont fait le leur, en association avec leurs frères canadiens de race britannique. Les uns et les autres se sont agrégés et non mêlés, et la nation canadienne grandit sur deux troncs qui, puisent leur sève dans le même sol mais s'épanouissent également libres et bientôt également forts.

Cette jeune nation canadienne a des vertus que nous semblons avoir perdues. D'abord, elle a le goût du risque. Les parents acceptent le risque de la nombreuse

et, dans une grotte de carton bien propre, on voit Marie, saint Joseph (vieux radoteur) et un « P'ITIT CHESAU », comme ils disent, qui ouvre et ferme les yeux. Le prêtre montrait devant moi cette merveille à un bébé, mais il ne trouva à dire, dans un murmure, que: « IL EST TOUT NU ». La colombe est perchée sur un arbre — c'est une volaille ivre plus grosse que le heuf et l'âne — et, à l'une des maisons, apparaît la tête de l'aubergiste, en bonnet de nuit orné d'un gland, et qui dit à Marie qu'il n'y a pas de chambre...

C'est là le ton constant de Mansfield: elle fait toujours quelque chose de rien. N'a-t-elle pas dit: «...Aujourd'hui, tantôt, comme j'attendais mon père pour le thé, il me semblait que j'aurais pu faire, rien que de cette attente, tout un livre... »

D'une attente, Bashkirtseff n'aurait tiré que des plaintes sur la Gloire qui ne vient pas assez vite, et la Mort qui désagrègera ce corps superbe. Mansfield s'appliquera à regarder autour d'elle, humblement, à ne repousser aucune pensée naïve, aucun sentiment ordinaire. D'où «...cette sorte de littérature que je ne puis écrire que dans un paix parfaitement divine... »

Berthelot BRUNET

Parallèle sur un mode ancien (1)

QUI SE rappelle le Phalène d'Henri Bataille? Cette étrangère excentrique qui, dans un atelier plus excentrique encore, ne reçoit que des grands-ducs, des princes romains ou des artistes? Ce suicide romantique, la nuit, pendant que ses invités s'amuse, et au son de la musique? Rien de plus 1900, au sens de Paul Morand, bien que la pièce date de 1912 ou 1913. Et rien de plus Marie Bashkirtseff.

Tout le monde connaît le nom de cette folle: qui a lu, ce qui s'appelle lire, son fastidieux Journal?

«...Si je ne meurs pas jeune, j'espère rester comme une grande artiste: mais si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal qui ne peut pas être autre chose qu'intéressant. (...) Non seulement je dis tout le temps ce que je pense, mais je n'ai jamais songé un seul instant à dissimuler ce qui pourrait me paraître ridicule ou désavantageux pour moi. Du reste, je me crois trop admirable pour me censurer... »

C'est ainsi qu'elle est toujours, d'une vanité à vous faire grincer des dents. Et plus encore: cette artiste ne manque pas de la plus détestable des vanités féminines. Cet insupportable bas-bleu s'admire plus que tout au monde, son corps aussi bien que son esprit, son génie: «...Je suis jeune, (...) j'ai les épaules si larges, la poitrine bombée, les hanches si espagnoles (sic)... » Je souhaite que vous admiriez comme moi ces hanches espagnoles.

La phthisie la mine, car une femme aussi géniale ne saurait mourir que de tuberculose: il lui faut bien admettre qu'elle n'est plus la même. Et elle l'avoue avec la plus charmante des modesties: «...Il est évident que je suis plus ronde (c'était la mode aux années 30) que la plupart des jeunes filles, mais je ne suis pas comme avant. Il y a un an encore, j'étais superbe, sans graisse et sans embonpoint: maintenant les bras ne sont plus fermes, et, en haut, vers les épaules, on sent l'os au lieu de voir une épaule toute ronde et d'une belle forme. Je me regarde tous les matins en me baignant. Les hanches sont encore belles, (...) Les jambes sont bien. Enfin, je suis atteinte (c'est elle qui souligne) sans retour... »

Après nous avoir fait des confidences aussi passionnantes, elle nous apprend qu'elle « préfère la Révolution de Taine à celle de Michelet ». Car « Michelet est nuageux et cotonneux et, malgré son parti pris du sublime, j'aime mieux la Révolution, après avoir lu Taine, que Michelet, bien que Taine ait voulu la montrer en laid, à ce qu'on dit... » Comprenez-vous ça? Quant à moi, j'estime que la réflexion est sans doute fort intelligente, mais à lire cela, je perds mon latin: Bashkirtseff me dépasse. Malgré moi, quand je la vois entrer dans le domaine du sérieux, je songe à un petit bonhomme que j'ai bien connu. Ce pédat de treize ou quatorze ans rendait visite, durant les vacances scolaires, à son préfet d'études. Celui-ci lui demanda ce qu'il faisait de son temps. « Je relis mes Parnassiens », répondit ce pion en herbe.

Bashkirtseff va plus loin. Elle termine les notes que j'ai citées tout à l'heure par une invocation à Dieu de sa façon: «...Voilà où on voudrait croire à un bon Dieu qui vient et arrange tout... »

Voyez-vous ça? Cette jeune pécore installée, sans doute, dans une baignoire de bronze, sur pieds tourmentés et fleurie d'arabesques et de guirlandes métalliques, selon le goût du temps, qui s'admire d'abord, comme il se doit pour toute femme, fut-elle pédante à faire envie à M. Doumic ou M. Couillard-Després, qui, ensuite, prononce un jugement final sur l'œuvre de Taine et de Michelet et qui, enfin, mêle le Ciel à l'eau chaude de son robinet! On m'apprendrait qu'elle avait une écriture fixée à sa baignoire que je ne serais pas étonné.

Nous surprenions tout à l'heure notre Russe à songer à Dieu, entre deux coups de houppe sur ses jolies joues; je cueille dans son Journal une pensée qui me réjouit fort: «...Mais le Dieu des hommes de génie, le Dieu des philosophes, le Dieu des gens simplement intelligents, comme nous (2), ce Dieu-là est injuste, s'il ne nous entend pas, ou s'il est méchant, je ne vois pas ce qu'il a à faire... » Et voilà. Cette jeune fille si bien douée ne manque pas de fervents et surtout de ferventes, même au Canada. Elle a son tombeau à Paris, son musée à Nice. Des vieillards songent à Elle avec émoi, et de petits jeunes gens cachent sa photo dans leur dictionnaire. Cette gloire qu'elle a tant désirée, l'ombre de Marie Bashkirtseff la possède à coup sûr; mais c'est une gloire ridicule. Il y a trop d'aigrettes là-dedans, de dentelles, de boas et de plumes. Tout à l'air empaillé. Les fenêtres ne sont jamais ouvertes, et l'on ne rencontre que trop de belles âmes: de belles âmes en serre chaude. Bashkirtseff vivait dans un temps où l'on se croyait compliqué parce que l'on se retrouvait dans un roman de Bourget (première manière: Un crime d'amour), un sonnet de Sully-Prud'homme ou une pièce de Dumas fils.

Ce qui n'a pas empêché Bashkirtseff, en dépit de ses « liliales robes blanches », d'être peuple autant que quiconque, à ses moments. Ecoutez-la nous parler de la mort de Gambetta: « Vraiment cet homme remplissait la France et presque l'Europe. Tout le monde doit sentir que quelqu'un manque; il semble qu'il ne

reste plus rien à lire dans les journaux, rien à faire à la Chambre... »

Tu parles! Ce Méridional avait une voix à rendre muet les plus bavards, un vocabulaire à étourdir les plus calmes: un Camillien à la troisième puissance et qui aurait fait son étude des Anciens et non pas d'un exemplaire défraîchi de Chanteclerc prêt par Chanteclerc Desrochers.

«...Gambetta, c'était la vie, la lumière du jour renaissant tous les matins... (imaginez Mlle Bernier parlant ainsi à la mort de Camillien) c'était l'âme de la République, c'était la gloire, la chute, le triomphe ou le ridicule (3) du pays entier. Il était les événements, il était la parole, c'était une époque en action, en discours... », etc., etc.

Décidément, quand une jeune Russe des années 80, et qui plus est, une jeune artiste russe, et qui doit mourir pulmonaire, se met à s'enthousiasmer, ce n'est pas à demi! Pour terminer ce court portrait par elle-même de « cet être merveilleux » qui fut le modèle de plus de petites Canadiennes que vous ne pensez, je veux citer Bashkirtseff heureuse. Elle vient d'exposer au Salon: «...Le GAULOIS parle de moi très bien. J'ai une notice à part (c'est elle qui souligne). C'est très chic. (...) Le VOLTAIRE me traite comme le GAULOIS. Ça, ce sont des pièces capitales. Le JOURNAL DES ARTS, qui, lui aussi, publie un compte rendu à vol d'oiseau, me cite. L'INTRANSIGEANT, dans un numéro du même genre, me traite aussi bien. (...) Suis-je contentée? C'est une simple question. Ni trop, ni trop peu... Il y en a juste assez pour que je ne sois pas désolée, voilà tout... »

J'ai connu le fils d'un grand homme, un grand homme du Canada, bien entendu, qui mit dix ans à composer une brochure de trente pages. L'essai fut publié à compte d'auteur et on ne le vit jamais en librairie: mon hurluberlu avait fait tenir son chef-d'œuvre à « tout ce qui compte dans l'univers français ». Et il ne se passait de jour que ce pauvre diable ne débâtât sa collection de lettres: le président Poincaré l'avait félicité, la secrétaire de Mme Curie l'avait remercié, le grand vicaire du cardinal Dubois lui avait envoyé sa bénédiction... Il n'y a pas si loin de ce Salavin du Québec à Marie Bashkirtseff, qui s'était fait une idée bien amusante et bien naïve de la gloire.

Mansfield, morte pulmonaire elle aussi, ne ressemble à la petite folle de Russie que sur ce point. Je me trompe: Mansfield, comme Bashkirtseff, a ses dévots, qui bientôt seront des fanatiques. Cela est fâcheux, mais nous n'y pouvons rien. Stendhal, si peu prétentieux qu'il fût, a ses fervents, et Proust, qui ne manquait pas de prétention, mais qui avait du génie, a des zéloteurs intrinsèques. N'est-ce pas, Jean Dufresne ?

Que j'eusse à définir d'un mot, ce qui serait d'ailleurs par trop sommaire, Katherine Mansfield, je dirais d'elle que c'est la femme étonnée. Tout lui est neuf, tout a un sens pour elle, tout l'émerveille: «...Ce sont de ces confessions rapides comme on en reçoit parfois d'un gant, d'une cigarette ou d'un chapeau... » «...Un petit oiseau élégant est en train de picorer les baies bleues du laurier (...) et le cytise m'a l'air rempli d'éclats de rire... »

Cela frôle la littérature féminine (ô horreur!), cela n'est jamais de la littérature féminine. Au surplus, avez-vous remarqué que les meilleurs écrivains ne sont pas les écrivains cliqués, originaux jusqu'à la bizarrerie? Les meilleurs écrivains le plus souvent sont ceux qui frôlent sans peur la banalité. Ne craignez rien, ils n'y tomberont pas.

Parizeau vous a parlé l'autre jour, et d'une manière excellente, du son pascalien qu'émettent certaines pages de Mansfield. Rien de plus juste; et, dans un ordre voisin, aucune femme de lettres (pour employer ce vilain mot) sauf peut-être les Brontë, n'a eu un sens aussi tragique de l'existence. Nous sommes bien loin de Bashkirtseff, qui, sans doute, assise auprès de quelque lampe contournée et sous le regard de madones malades et poitrinaires, songeait à la mort et lamentait son sort: « Cette poitrine, ces bras magnifiques, ce cerveau incomparable, disparaîtront bientôt... » Et vous serez semblable à cette pourriture... »

Mansfield pense le moins possible à elle-même. Pourtant, combien de fois, avant le saut final, n'a-t-elle pas cru mourir? D'une crise, elle sort confuse d'avoir crié: « Comme cette vieille mort peut nous faire sortir de nous-même... » Et cela me rend méchante. Méchante, mais aimante... »

Ici encore, vous voyez que nous ne sommes pas très loin d'une chronique pour jeunes filles. C'est que Mansfield ne se prête guère aux citations. Il faut lire ses lettres en l'écoutant parler, en la regardant sourire. Si, tout à l'heure, elle disait que la vie la rendait aimante, cet amour, puisque amour il y a, mais amour bien singulier, ne se borne pas aux hommes: Mansfield est presque panthéiste, si l'on peut dire, et au meilleur sens du terme, comme un cynique irrévérencieux dirait de saint François qu'il est panthéiste.

«...Oh! Seigneur! les gens sont abjects, mais la vie est passionnante... » En effet, pour Mansfield, la vie est passionnante, et la vue d'une crèche dans une petite église de Provence la ravit: «...Des arbres sont plantés dans la mousse et supportent des étoiles d'argent (beaucoup trop grandes pour eux). De petits anges potelés sont perchés partout,

(1) Voir le Journal de Marie Bashkirtseff et le Journal ainsi que les Lettres de Katherine Mansfield.

(2) Les jolies femmes ont accoutumé de dire: « intelligents comme nous »!

(3) En effet!